

STOCKHOLM,

FONTAINEBLEAU ET ROME,

TRILOGIE-DRAMATIQUE.

Dumas

PROLOGUE.

DESCARTES.

2

STOCKHOLM, FONTAINEBLEAU ET ROME,

TRILOGIE DRAMATIQUE SUR LA VIE DE CHRISTINE,

CINQ ACTES EN VERS,

AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE,

PAR ALEX. DUMAS.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 30 MARS 1830.

Throughout....



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ ODE ET WODON, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

RUE DES PIERRES, N° 54.

1830.

A

Son Altesse Royale

MONSEIGNEUR

Le duc d'Orléans.

Hommage

DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE !

Alexandre Dumas.

Paris, 30 mars 1830, 11 heures du soir.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS.	ACTEURS DE BRUXELLES
	MM.	MM.
CHARLES-GUSTAVE, successeur de Christine.	A. VINCENT.	
Le comte JEAN DE MONALDESCHI, grand-écuyer.	LOCKROY.	
SENTINELLI, capitaine des gardes de la reine.	LIGIER.	
DESCARTES.	DELAFOSSE.	
Le comte de STEINBERG.	LEBRUN.	
STEINBERG	JOURDAN.	
Le comte MAGNUS DE LAGARDIE.	CHILLY.	
OXENSTIERN.	DELAISTRE.	
Le comte de BRAHÉ.		
FLEMING, amiral.	MÉNÉTRIER.	
CORNEILLE.	ÉRIC-BERNARD.	
LA CALPRENÈDE.	VIZENTINI.	
LE PÈRE LEBEL.	ARSÈNE.	
BORRY, médecin.	DUPONT.	
CLAUTER, } GARDES.	DUPARAY.	
LANDINI, } GARDES.	STOKLEIT.	
UN HÉRAUT D'ARMES.	VALKIN.	
OXENSTIERN, neveu.	LEROUX.	
DE BRAHE, fils.	CHAMPION.	
UN ARCHITECTE.	BLANVALET.	
UN HUISSIER.		
	Mmes	Mmes
CHRISTINE, reine de Suède.	GEORGES.	
PAULA.	NOBLET.	
EBBA, comtesse de Sparre.	EUL. DUPUIS.	
GARDES, PEUPLES, etc., etc.		

Le prologue et les deux premiers actes se passent à Stockholm; les troisième, quatrième et cinquième actes à Fontainebleau; et l'épilogue à Rome.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 54.

PROLOGUE
DE CHRISTINE.

Le port de Stockholm, l'avant de plusieurs vaisseaux de ligne que visitent la reine et ses courtisans; sur la jetée un fanal et un palais.

DESCARTES, STEINBERG, *un jeune page, appuyé contre le fanal.*

STEINBERG.

Cher Descartes, je suis heureux, sur ma parole,
De Paris à Stockholm, je ne viens pas, je vole,
J'achève en quinze jours, sans le moindre accident,
Un voyage éternel, et lorsqu'en descendant
On me dit que mon oncle est auprès de la reine,
Qui visite sa flotte, un vague instinct m'entraîne;
J'arrive, et je vous vois : vrai Dieu! j'hésiterais
Presqu'à vous reconnaître au milieu des marais;
Je vous croyais encore au fond de la Hollande,
Cherchant quelque problème, errant sur quelque lande.

DESCARTES.

Ainsi faisais-je; mais Christine m'écrivit
Qu'elle voulait me voir, je vins, elle me vit,
En physique avec moi soutint un savant thème,
Reçut le philosophe, et railla le système.

STEINBERG.

Comment! vos tourbillons, vos atômes crochus?

DESCARTES.

Du droit de bourgeoisie, à Stockholm sont déchus.
En échange, j'habite un beau palais gothique,
Là-bas entre le lac Maëlar et la Baltique.

STEINBERG.

Et vous êtes heureux?

DESCARTES.

Heureux! du moins content!
Pour combler mes désirs il ne fallait pas tant;
Il n'est pas un endroit qu'à l'autre je préfère,
Et pourvu qu'on me donne un compas, une sphère,
Pendant de longues nuits, un ciel bien étoilé,
Fussé-je malheureux, je serais consolé.

STEINBERG.

Vous soupirez pourtant?

DESCARTES.

Oui, quelquefois peut-être
De sinistres pensers je ne suis pas le maître.
Je sens qu'il me faudrait un air plus attiédi.
Combien de fois, Steinberg, tourné vers le midi,
Lorsqu'un souffle plus doux passait sur la falaise,
Je sentais que mon sein respirait plus à l'aise;
Alors je me couchais, et, sans plus rien penser,
Riais aux souvenirs qui me venaient bercer;
L'aile du souvenir bien vite nous entraîne,
Je retrouvais les champs de ma belle Touraine.
Comme une vision je voyais s'approcher
Tours et ses vieux remparts, Blois et son haut clocher.
Je croyais m'endormir à ce bruit monotone
De la Loire roulant son flot tranquille et jaune,
Et puis je m'écriais à mon réveil fatal :
Oh! que le songe est doux de son pays natal.
Mais toi, mon jeune ami, quelle est ton espérance,
Et pour ce froid pays pourquoi quitter la France?

STEINBERG.

De mes nobles aïeux héritier sans renom,
Triste, j'y languissais, écrasé par mon nom :
De ce nom deux aînés soutenaient la mémoire,
Et m'enlevaient ma part de fortune et de gloire;
Mon père, un beau matin, me déclara tout net
Qu'il fallait devenir ou moine ou lansquenet;
Confiant dans le sort que le ciel me destine,
Je me souvins d'un oncle à la cour de Christine;
Puis de voir cette cour dès long-temps le désir
Me pressait, tout-à-coup je me sentis saisir
De ce besoin puissant de marcher dans la voie
Qui s'ouvre devant nous, qu'elle soit peine ou joie.
Mon oncle près la reine est, dit-on, tout-puissant;
Nous verrons s'il protège et reconnaît son sang,
Car je ne l'ai pas vu depuis dix ans : en somme,
J'ignore ce qu'il est...

DESCARTES.

C'est un excellent homme.
Chez ton oncle, mon cher, pour l'intellectuel,
La nature a peu fait; mais, pour le ponctuel,
En formant un seul homme elle s'est ruinée.
Cet homme m'a fait croire à l'étiquette innée.
La reine l'a nommé son grand introducteur.
Qu'on emploie avec lui flatterie ou hauteur,
Rien ne l'émeut, il faut qu'à son tour chacun passe;
Il connaît ce qu'entre eux doivent garder l'espace,
Le comte, le baron, le duc et le marquis;
Les titres mérités, et les titres acquis;
Ceux pour qui deux battans s'ouvrent avec mesure,
Ceux qui doivent passer au trou de la serrure.
Peut-être que tu crus, en venant sur le port,
Qu'à la reine il pourrait te présenter d'abord?

STEINBERG.

Sans doute.

DESCARTES.

Point, il faut auparavant écrire
Au grand introducteur : oh ! ce n'est point pour rire,
Il recevra ta lettre, et ce soir te verra,
Sans t'en dire un seul mot; demain te répondra
Pour te marquer le jour où la reine s'apprête
A te faire audience ou publique ou secrète :
Voilà la marche à suivre.

(En ce moment on hisse les pavillons et l'on entend sur les vaisseaux des roulemens de tambour qui annoncent l'arrivée de la reine. Les soldats présentent les armes.)

STEINBERG.

Eh! mais, en attendant,
Pourrais-je au moins la voir?

DESCARTES.

Sans doute, en regardant
Sur l'avant de ce brick ; c'est notre souveraine
Au milieu de sa cour.

STEINBERG.

Eh! quoi?

LE PEUPLE, *se pressant.*

Vive la reine!

STEINBERG.

Vous ne me trompez pas? c'est elle que voilà!

DESCARTES.

Qu'en dis-tu?

STEINBERG.

Je la crus plus grande que cela.

DESCARTES.

Eh bien! mon cher Steinberg, puisqu'à ce point nous som-
[mes,

Je veux peindre à tes yeux quelques-uns de ces hommes
Qui la suivent. Des cours le terrain est glissant;
On n'y tombe jamais sans le tacher de sang;
Il est donc important de savoir, dans la lutte,
Qui peut nous soutenir ou hâter notre chute.
De ton drame aujourd'hui commence l'action :
C'est ce que l'on appelle une exposition.

STEINBERG.

Avant tout, cher René, parlez-moi de Christine.

DESCARTES.

Christine! elle s'amuse à la guerre intestine,
Que rallument toujours tant d'intérêts divers,
Renverse des complots en rimant quelques vers;
Sous le dais ou la tente est toujours à son aise;
Laisse là le conseil pour aller voir Saumaise;
Quand les fonds épuisés manquent à son trésor,
Se mêle du grand œuvre, et veut faire de l'or;
En dépit des docteurs, qui la traitent d'impie,
Écrit à son cousin le roi d'Éthiopie;
Déclare que Bragance est un usurpateur,
Et qu'elle reconnaît Cromwell lord protecteur;
Puis, lorsque les états lui viennent, d'un air grave,
Pour maître et pour époux offrir Charles-Gustave,
Leur discours pour réponse obtient un non bien sec,
En russe, italien, latin, français ou grec :
Voilà Christine.

STEINBERG.

Ensuite...

DESCARTES.

Être debout me lasse :
Attends, nous verrons mieux, je crois, de cette place.

(*Ils s'asseient sur les degrés du palais.*)

STEINBERG.

Oui.

DESCARTES, *désignant sur les vaisseaux Sentinelli et Monaldeschi.*

Peux-tu distinguer, à leurs fronts basanés,
Ces deux Italiens? à Florence ils sont nés.
C'étaient de vieux amis; un caprice de reine
De leur vieille amitié fit une jeune haine.
D'un seul mot leur pouvoir peut être apprécié,
L'un est rival heureux, l'autre est disgracié.
Le premier seulement est donc vraiment à craindre;
Occupons-nous de lui, laissons l'autre se plaindre;
Monaldeschi n'est point un de ces courtisans
Qui n'exigent, pour prix de leurs soins complaisans,
Qu'un titre, une faveur, un cordon, une place:
Pour avancer d'un pas, nul dégoût ne le lasse,
Du trône chaque jour on le voit s'approcher,
Car il rampe aussitôt qu'il ne peut plus marcher.
Pour se mieux assurer la puissance suprême
Ce qu'il veut de Christine, est Christine elle-même.
Nul ne sait mieux des cours ce magique alphabet
Qui nous conduit au trône ou nous hisse au gibet.
Il n'a qu'un seul ami, qu'un confident, un page,
Qui ne parle qu'à lui, dans un autre langage.
Au fanal adossé, d'ici tu peux le voir:
C'est ce jeune homme triste, au teint pâle, à l'œil noir;
Et toujours près de lui l'on voit ce page étrange,
Comme près d'un démon Dieu placerait un ange.

STEINBERG, *regardant Monaldeschi.*

Cet homme est jeune encor?

DESCARTES.

Il peut avoir trente ans.

STEINBERG.

Et cet autre, qu'il suit de ses yeux insultans?

DESCARTES.

C'est le grand trésorier Magnus de La Gardie;
Hélas! il eut aussi la démarche hardie,
Le front dur, les yeux secs, et le parler hautain,
Il n'a plus maintenant qu'un aspect incertain,
C'est un type vieilli; son crédit qui s'efface,
A de ses traits heurtés arrondi la surface.
Sa chute se trahit à tout œil vigilant;
Car depuis quinze jours il est moins insolent:
Or un bon courtisan peut, quand il est de race,
D'avance quinze jours flairer une disgrace.
La sienne est sûre.

STEINBERG.

Bien.

DESCARTES.

Regarde cet enfant,
Que du poison des cours l'innocence défend.
De sa seule beauté son jeune front se pare,
Cet enfant c'est Ebba, la comtesse de Sparre;
Dieu laisse quelquefois échapper de ses mains
Des anges qu'il oublie aux bords de nos chemins,
Pour que le voyageur qu'un trop lourd fardeau lasse,
S'arrête consolé quand devant eux il passe.

STEINBERG.

Quel est cet homme en noir, assis?

DESCARTES.

C'est un savant,
Qui, ne parlant jamais, va toujours écrivant;
Tous les mots qu'il a dits font le quart d'un volume,
C'est un monosyllable à deux pieds et sans plume,

Mais sur la danse grecque il vient incognito
D'imprimer à ses frais cinq tomes in-quarto.

STEINBERG.

Vrai Dieu, c'est fort aimable!

DESCARTES.

Ah! Steinberg, examine
Ces hommes que tu vois s'approcher de Christine.
L'un se nomme Guême, et l'autre Pimentel;
Pour la reine tous deux ont un dévouement tel
Que leurs corps, dont chacun loge l'ame d'un fourbe,
Semblent s'être à la fin changés en demi-courbe.

(*Dans ce moment Guême et Pimentel s'inclinent de chaque côté de la reine.*)

Si bien qu'à voir la reine entre eux, lorsqu'arrêtés,
Ils se tiennent debout tous deux à ses côtés,
De leur geste éternel applaudissant ses thèses,
On dirait une phrase entre deux parenthèses.
Ces hommes enfermant des secrets inconnus,
Ne sont point à Stockholm sans mission venus,
Rome, pour compléter sa couronne italique,
A besoin dans le Nord d'un fleuron catholique.
Christine...

STEINBERG.

Vous croyez que Christine à sa foi
Renoncerait un jour?...

DESCARTES, *avec amertume.*

Oh! je ne crois rien, moi,
La vérité fût-elle à deux fois constatée;
N'ont-ils pas dit chez vous que j'étais un athée?

STEINBERG.

Descartes...

DESCARTES.

Je le vois, ma gaîté vous surprend;

Amère, n'est-ce pas? c'est celle d'un mourant
Que révolte l'arrêt auquel il va souscrire;
Parfois en expirant on grimace le rire.

STEINBERG.

Sur un sombre avenir pourquoi toujours fixer
Vos yeux? que bien plutôt vous devriez chasser
Cette crainte de mort, que je crois être vaine!
(*Il se lève.*)
Pendant que nous causions, de ce côté la reine
Se rapproche, voyez : d'ici l'on saisirait
Sans doute quelques mots de ce qu'elle dirait.
Écoutons!

CHRISTINE, *à bord du vaisseau, s'adressant à Fléming.*

Amiral, je ne saurais comprendre
Comment l'on a chez nous tant de peine à se rendre
A l'évidence, et par quel désastreux hasard
L'usage si long-temps l'emporte encor sur l'art.
Il semble, quand partout son progrès nous assiége
Que les Suédois eux seuls, les pieds pris dans leur neige,
En un culte érigeant leurs vieilles passions,
Ne peuvent point marcher au pas des nations.
Nous en sommes encore au temps d'Eric-le-Bègue;
Ces trésors du passé, qu'un siècle à l'autre lègue,
Chez nous seuls méconnus ne s'accroîtront-ils pas?
L'Angleterre, monsieur, nous devance à grands pas;
En marine elle vaut mieux que nous, sur mon ame!
Si j'en sais bien juger avec mes yeux de femme,
Ces vaisseaux amarrés sous pavillon anglais,
Là-bas, sont mieux construits que ceux-ci, voyez-les
Sur l'autre bord, venez.
(*Elle passe d'un bord à l'autre.*)

FLÉMING.

Madame, on se hasarde

En traversant ainsi; que Dieu vous soit en garde!

TOUT LE MONDE.

Ah!

(*Cri d'effroi; grand mouvement sur le vaisseau.*)

FLÉMING.

La chaloupe en mer...

STEINBERG, *jetant manteau et pourpoint.*

C'est la reine, je cours!

(*Il s'élance dans la mer.*)

LE JEUNE PAGE.

Le marquis! le marquis! au secours! au secours!

(*Il tombe évanoui dans les bras de Descartes.*)

(*La foule se groupe; la toile tombe.*)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

PAULA.

CHRISTINE.

ACTE PREMIER.

Un appartement du palais de Stockholm. — Une porte au fond dont la portière en s'ouvrant laisse découvrir la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONALDESCHI, SENTINELLI, GUÈME, PIMENTEL, FLEMING, MAGNUS DE LAGARDIE, LE BARON DE STEINBERG, DESCARTES, *puis* CHRISTINE, LE PAGE; COURTISANS.

LE BARON DE STEINBERG, *faisant ranger les courtisans qui se pressent en foule à l'entrée de l'appartement de la reine.*

La reine va venir, et l'étiquette exige
Que vous vous écartiez. — Écartez-vous, vous dis-je.

DEUX PAGES, *entrant, se rangent de chaque côté de la porte.*

La reine !

FLEMING, *s'avançant au-devant de Christine, qui sort avec Ebba.*

Oh ! Majesté, que d'éternels regrets !...

CHRISTINE, *continuant la conversation commencée sur les vaisseaux.*

Je disais donc, monsieur, que les vaisseaux anglais,

Bien plus que nos vaisseaux, mettent au vent leurs voiles,
Et sur l'eau portent moins de bois et plus de toiles.

LE PAGE, *entrant pâle, et fendant la foule.*

Monaldeschi!

DESCARTES, *à demi-voix.*

Sauvé.

LE PAGE.

Mais où donc est-il?

DESCARTES, *lui montrant le marquis.*

Là.

LE PAGE, *courant à lui.*

Marquis!...

MONALDESCHI, *tressaillant.*

Que faites-vous? Vous me perdez, Paula.
Pourquoi venir ici?...

PAULA, *se reculant.*

Monseigneur!

CHRISTINE, *se retournant.*

Quel tapage!...
Je ne vous savais pas, marquis, ce jeune page;
Par un roi cependant il serait avoué...

MONALDESCHI, *passant devant Paula.*

C'est un jeune Romain qui m'est tout dévoué,
Et qui, voyant en moi son seul appui sur terre,
N'a pas su contenir sa joie involontaire.
Grace...

CHRISTINE.

Mais vous prenez un inutile soin.
Grâce pour lui, marquis? il n'en est pas besoin.
Parmi vos serviteurs j'aime à voir qu'on vous aime.
Pour vous comme pour moi le danger fut extrême :
Heureusement qu'à moi vous avez eu recours,

Et n'avez point lâché ma robe de velours;
Vous saviez que jamais ne se noie une reine...

SENTINELLI.

Et nous savons aussi qu'à notre souveraine
A la vie, à la mort il était attaché...

CHRISTINE.

On a des concetti, monsieur, à bon marché;
Les amis sont plus chers.

MAGNUS DE LAGARDIE, *s'approchant.*

Mais cette catastrophe...

CHRISTINE, *sèchement et l'interrompant.*

Vous avez un pourpoint d'une admirable étoffe,
Qui vous sied à ravir, mais qu'un rien doit souiller.
Vous avez fort bien fait de ne le pas mouiller,
Comte Magnus. — Mais Dieu m'aurait-il par un ange
Fait tirer du péril?... car ce sauveur étrange
Est invisible. — Oh! si c'était quelqu'un de vous,
J'aurais déjà heurté son front de mes genoux.

LE BARON DE STEINBERG.

Ne vous étonnez pas, Majesté. — Je soupçonne
Que mon neveu, sachant que près votre personne
Je suis l'introducteur de tout noble étranger,
A la formalité ne veut pas déroger.

CHRISTINE.

Quoi! c'est votre neveu qui m'a sauvé la vie?

LE BARON DE STEINBERG, *embarrassé.*

L'étiquette par lui n'a pas été suivie
En cette occasion : mon neveu, Majesté,
Vous vit et vous parla sans être présenté;
Mais vous pardonnerez, dans ce péril extrême
Il a cru qu'il pouvait se présenter lui-même.

CHRISTINE.

Et je l'en remercie. — Où donc est-il? — Eh bien!

Beau cavalier, venez, vous me craignez donc bien ?
Votre témérité de faiblesse est suivie;
Vous étiez plus hardi pour me sauver la vie.

STEINBERG.

Madame, pardonnez, mais tremblant et surpris,
Il me semble qu'un rêve agite mes esprits;
Et je crains que soudain l'illusion s'envole
Si je quitte ma place, ou dis une parole.
Je doute, je me touche...

CHRISTINE.

Après cet examen,
De vos lèvres, monsieur, touchez aussi ma main;
Vous ne douterez plus. — A votre accent, je pense
Que vous êtes Français. — Çà, quelle récompense
A mérité l'enfant d'un pays si lointain,
Qui vient au nôtre exprès pour heurter le destin?
Sans lui, — c'en était fait, vous n'aviez plus de reine.
Entendez-vous, messieurs?

MONALDESCHI.

Oh! notre souveraine
Avec lui ne doit pas s'acquitter à demi.

LA GARDIE.

Des titres.

SENTINELLI.

Des honneurs.

CHRISTINE.

Il sera notre ami,
D'abord;... puis s'il veut moins, il pourra prendre ensuite
Tel rang qu'il lui plaira parmi vous à ma suite...
Donc, vous venez de France?

STEINBERG.

Oui, reine.

CHRISTINE.

Voulez-vous
Nous dire en ce pays ce qu'on pense de nous?

STEINBERG.

Que votre règne est beau, sublime, grandiose.

CHRISTINE.

Oh! que c'est fatigant, toujours la même chose!...
Il semble pour louer qu'ils ont tous même voix.
Descartes, asseyez-vous, vous souffrez, je le vois.
Et notre frère Louis?

STEINBERG..

Oh! contre la régence
D'Anne d'Autriche tout paraît d'intelligence;
Par qui doit l'étouffer le trouble est fécondé.
C'est toujours Mazarin, et c'est toujours Condé,
Disputant le pouvoir aux deux côtés du trône
Et sur le front de Louis tiraillant sa couronne.
Contre le Mazarin aujourd'hui de retour,
Condé, le roi d'hier, et l'exilé du jour,
Ramène l'Espagnol qu'il combattit naguère.

CHRISTINE.

Condé fait une tache à son harnais de guerre.
Ah! que si la régente avait, en temps et lieu,
Su frapper et punir!... — Et pourtant Richelieu,
Ministre à robe rouge et prêtre au cœur de bronze,
Pour Louis quatorze avait continué Louis onze.
Il comprenait le trône, et que ses quatre pieds
Au front des grands vassaux se trouvant appuyés,
Mal assortir leur taille était puissantes fautes;
C'est pour ce qu'il passa sur les têtes trop hautes
La hache du bourreau comme un niveau de plomb.
Il fit gîter le trône en le mettant d'aplomb.

(*Se levant.*)

Que si j'avais été la régente de France,
Dès que j'eusse des grands soupçonné l'espérance,
En appelant contre eux à mon peuple loyal,
J'aurais conduit le roi sur son balcon royal;
Puis, ramenant à moi ma puissance usurpée,
Couvrant mon noble enfant d'une lame d'épée,
En nous montrant tous deux, j'aurais dit sans effroi :
Celle-ci c'est la reine, et celui-là le roi.

(*S'asseyant.*)

A tout prendre, échappant à la guerre civile,
Quand le bruit du tocsin décroît dans chaque ville,
Un peuple est bien heureux, — car après cet effort,
Son siècle va marcher et plus large et plus fort.
Le baptême de pleurs a rajeuni sa tête :
C'est pour épurer l'air que gronde la tempête,
Et quelque homme toujours magnifique et puissant
Naît sur un sol fumé par un engrais de sang.
Continuez, monsieur, mais changeons la nature
De l'entretien. — Que fait votre littérature?

STEINBERG.

Les comédiens du roi donnaient le mois dernier
(*Cherchant.*)
Un drame de Corneille — ou je crois de Garnier;
Non, c'était de Corneille.

CHRISTINE.

Et son titre est?...

STEINBERG.

Horace.

CHRISTINE.

Qu'en dit-on?

STEINBERG, *avec conviction.*

Que l'auteur n'a pas suivi la trace

Des grands maîtres, — qu'il est et trivial et bas;
Que ce n'est point ainsi que parlent Dubartas,
Desmarets, Saint-Sorlin, Bois-Robert et Jodelle,
Qui du suprême goût ont offert le modèle.

CHRISTINE.

Et qui donc dit cela?

STEINBERG.

L'Académie.

CHRISTINE.

Encor!

STEINBERG.

Oui, Votre Majesté, ses membres sont d'accord
Que c'est un novateur dont le culte idolâtre
Sacrifie à Baal et perd le beau théâtre;
Qu'eux seuls sont du bon goût arbitres signalés,
Et que *Cid*, et qu'*Horace* à bon droit sont sifflés.

CHRISTINE.

Au bruit de ces sifflets d'une troupe ennemie
Que fait Paris?

STEINBERG.

Paris siffle l'Académie [1].

CHRISTINE.

Oh! lorsqu'il est écrit sur le livre du sort
Qu'un homme vient de naître au front large, au cœur fort,
Et que Dieu sur son front, qu'il a pris pour victime,
A mis du bout du doigt une flamme sublime,

[1] Quelques personnes ont cru trouver dans cet hémistiche une épigramme contre l'Académie moderne; elles se sont trompées : ce n'est point au moment où elle vient de recevoir Lamartine qu'elle mérite une semblable application.

Au-dessous de ces mots la même main écrit :
Tu seras malheureux si tu n'es pas proscrit !
Car à ses premiers pas sur la terre où nous sommes,
Son regard dédaigneux prend en mépris les hommes ;
Comme il est plus grand qu'eux, il voit avec ennui
Qu'il faut vers eux descendre, ou les hausser vers lui.
Alors dans son sentier profond et solitaire,
Passant sans se mêler aux enfans de la terre,
Il dit aux vents, aux flots, aux étoiles, aux bois,
Les chants de sa grande ame avec sa forte voix,
La foule entend ses chants, elle crie au délire,
Et ne comprenant pas, elle se prend à rire.
Puis à pas de géant sur un pic élevé,
Après avoir marché fortement, arrivé,
Reconnaissant sa sphère en ces zones nouvelles,
Et sentant assez d'air pour ses puissantes ailes,
Il part majestueux, et qui le voit d'en bas,
Qui tente de le suivre, et qui ne le peut pas,
Le sentant échapper à son regard qu'il lève,
Pense qu'il diminue à cause qu'il s'élève !
Croit qu'il doit s'arrêter où le perd son adieu,
Cherche dans la nuée :... il est aux pieds de Dieu.
Notre terre du Nord est une rude mère,
Steinberg, et nous n'avons point encor eu d'Homère,
De Virgile. — Pour nous, à peine l'alphabet
De science est ouvert. — Ma sœur Élisabeth
Fut plus grande que moi, non pas que je la craigne !
Mais elle avait Shakspear pour élargir son règne ;
Les heureux Médicis ont eu Machiavel,
Corneille est près de Louis, Milton près de Cromwell.

(*Se retournant et apercevant les quatre vieillards tuteurs du royaume.*)

Mais ce que n'ont point France, Italie, Angleterre,

Voyez, Steinberg, ce sont, à la démarche austère,
Ces quatre grands vieillards qui s'avancent vers moi,
Qui me prirent enfant et me laissèrent roi,
A qui le sol du Nord a cédé de sa force,
Et dont le cœur est beau sous cette rude écorce;
Regardez-les, Steinberg, ne penseriez-vous pas
Voir s'avancer les dieux de nos âpres climats?
Comme nos vieux cyprès que la tempête assiège,
Les ouragans des cours les ont couverts de neige.
Et sans cesse contre eux déchaînés et soufflans,
Ont fait leur barbe grise et puis leurs cheveux blancs!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, OXENSTIERN, *trois autres vieillards.*

CHRISTINE.

Viens, Oxenstiern, — mon père, — oh! tu le sais sans [doute,
Ta fille allait périr, si le ciel sur sa route
N'eût amené secours, ne frappant qu'à moitié,
Car la voyant si jeune il l'a prise en pitié!

OXENSTIERN.

Oui, ma fille, je sais, et nous venons encore
Te dire par nos voix que la Suède t'implore,
Car en tes vieux tuteurs elle voit ses soutiens,
Et tombe à nos genoux, comme je tombe aux tiens.

CHRISTINE.

Mon père, que fais-tu? relève-toi...

OXENSTIERN.

Ma fille!
Au nom de tes aïeux, de rois vieille famille,
Au nom du grand Gustave, en notre nom à nous,

Ma fille, auprès de toi fais asseoir un époux ;
Car s'il nous advenait, ce qu'au Seigneur ne plaise,
Que nous te perdissions, combien en serait aise
Chaque autre nation qui jalouse nos vœux !
Et nous, qui sait combien nous serions malheureux !
Mais si de ton hymen un rejeton illustre
De ton règne après toi continuait le lustre,
Nous aurions, accusant le destin de rigueur,
Des larmes dans les yeux, mais de l'espoir au cœur,
Que si du trône ainsi renforçant l'équilibre,
Tu consens à nos vœux, nous te laisserons libre
Du choix de ton époux ; — puis nous lui jurerons,
Quel qu'il soit, d'obéir, et nous obéirons.

(*Tous les yeux se tournent vers Monaldeschi.*)

CHRISTINE.

Oui, tu dis vrai, mon père, et la voix de ta bouche
Comme la voix de Dieu me convainc et me touche,
Oui, tu dis vrai, mon père, — et depuis bien long-temps
Je nourris un projet ; — qu'on le sache ! il est temps !
Mai finit aujourd'hui sa dernière journée,
Que le seize de juin de la présente année
Les quatre ordres d'état, à ma voix appelés,
Dans mon palais d'Upsal se trouvent assemblés ;
Là je m'expliquerai.

OXENSTIERN.

Bien, ma fille.

CHRISTINE.

Mon père
Allons supplier Dieu que ce jour soit prospère :
Dans son temple venez prier à deux genoux,
Car Dieu seul est puissant. — Vous, messieurs, suivez-nous.

(*Tous les courtisans sortent. Monaldeschi reste le dernier, et va vivement à Paula.*)

SCÈNE III.

MONALDESCHI, PAULA.

MONALDESCHI.

Sur le premier vaisseau voguant pour l'Italie,
Vous partirez, Paula.

PAULA.

Marquis, je vous supplie!

MONALDESCHI.

Vous partirez!...

PAULA.

Marquis, au nom du ciel, restez.
Oh! je veux vous parler un instant, écoutez,
Écoutez-moi!

MONALDESCHI.

J'écoute.

PAULA.

Est-ce ma faute? dites...
Si l'effroi m'arracha ces paroles maudites!
Je vous avais cru mort; quand je rouvris les yeux,
Je vous revis vivant. — Oh! mon cœur trop joyeux
D'un bonheur aussi grand ne put porter la charge,
Mon sein pour l'enfermer n'était pas assez large!
Il devait s'exhaler en paroles, en cris,
Et pour ce crime, — toi, — c'est toi qui me proscris!

MONALDESCHI.

Pourquoi me suivre ici?

PAULA.

Pourquoi! — pourquoi mon ame
S'en va-t-elle avec toi quand tu t'en vas?

MONALDESCHI.

Madame!

PAULA.

Monaldeschi, pardonne. — Oh! si je l'avais su,
Que le moindre soupçon en dût être conçu,
Oui, je serais restée et triste et résignée,
De mon Monaldeschi tout le jour éloignée,
Tout le soir, sans d'un mot accuser sa rigueur,
Comptant chaque seconde aux élans de mon cœur;
Puis, lorsque tu serais rentré, sur ton visage
Du sort qui m'attendait épiant le présage,
J'aurais ri, si j'avais vu ton front éclairé,
Et si je l'avais vu triste, j'aurais pleuré!...

MONALDESCHI.

Oui, Paula, vous m'aimez, je le sais...

PAULA.

Anathème!...
Si je ne t'aimais plus! — oui, Mon Seigneur... je t'aime
Comme au jour où mon cœur, cédant à tous tes vœux,
Se fondit en amour dans mes premiers aveux,
Comme au jour où, glissant de ta lèvre à mon ame,
Ton baiser dévorant passa comme une flamme;
Comme au jour où, pour toi désertant mon pays,
Ma mère et mon devoir furent tous deux trahis.
Eh bien! souffrant par toi, pour toi, quelquefois ai-je,
Sous ce ciel nébuleux et sur ce sol de neige,
Ai-je, par un soupir, par un mot, regretté
Mon ciel brillant et pur et mon sol enchanté?
Suis-je, lorsque j'appris qu'aux anges réunie,
Ma mère dont j'avais fait la longue agonie,
Était, dans sa douleur et dans son abandon,
Morte sans prononcer sur moi le mot pardon?
Suis-je venue en pleurs et d'une voix amère

Te dire : Tu m'as fait maudire de ma mère?...

MONALDESCHI.

Non, tu fus bonne et douce.

PAULA.

Et lorsque de ta main
Je reçus ces habits, et que, sans examen,
Je les mis, — t'ai-je dit ce que souffrait mon ame?
Que je devinais tout;... qu'aux regards d'une femme,
C'était pour me cacher que ton soin déguisait
Mon sexe? et dans mon cœur l'enfer me le disait
Pourtant!—Non, dans ce cœur palpitaient mes blessures,
Et le sourire encor recouvrait mes tortures,
Et mes accens joyeux te dérobaient mes maux,
Quand j'aurais tout donné pour pleurer à sanglots!
Mon Dieu!...

MONALDESCHI.

Je t'aimais, oui, — Paula, je t'aime encore;
Mais ne comprends-tu pas quel espoir me dévore?
Quand à Stockholm, au sein d'une autre nation,
J'apportai les projets de mon ambition,
J'étais loin d'espérer que jamais souveraine
Daignerait m'accueillir sous son manteau de reine :
Elle l'a fait! Sais-tu ce que peut être un jour
L'homme qui de Christine aura surpris l'amour?
Cet homme, eh bien? c'est moi : chaque jour enlacée
Dans mes mille replis je la tiens plus pressée;
Un pas encore, et maître et roi publiquement,
Je m'assieds sur le trône à ma place d'amant.
N'as-tu pas entendu? maintenant elle implore
La grace du Seigneur; mais le nom qu'elle adore
Pour elle vibrera jusque dans le saint lieu,
Et la voix de son cœur sera la voix de Dieu.
Tu parles de douleur, tu parles de torture :

Pour oser en parler, aurais-tu d'aventure
Vu, découvert à nu le cœur d'un favori,
Quand, pendant un long jour à tout il a souri?
O mon Dieu! — Qu'est-ce donc que le bras qui nous pousse?
Quand notre vie aurait pu passer libre et douce,
Marcher dans cet enfer, où des démons rians
Nous suivent pas à pas de leurs yeux flamboyans;
Monter aux flancs roidis d'une montagne aride,
Sans que rien en chemin nous soutienne ou nous guide;
Ne s'arrêter jamais qu'afin de ramasser
Un cordon qu'on ne peut prendre sans se baisser;
Sentir trembler sous soi, de sa fortune esclave,
Un sol mouvant pétri de cendres et de lave;
Monter, monter encor, toujours, — et n'oser pas
Se retourner jamais pour regarder en bas,
De peur qu'épouvanté des hauteurs où nous sommes,
Nous ne retombions nous briser parmi les hommes.

PAULA.

Ah! j'ignorais qu'il fût des supplices si grands :
Oui, tu l'avais bien dit: — C'est affreux! je comprends...
Eh bien! puisque c'est moi qui suis la plus heureuse,
Laisse-moi soutenir ta marche aventureuse.
Pour te faire oublier les affronts essuyés,
Il te faut à ton tour, à fouler à tes pieds
Quelqu'un. — Ah! garde-moi, je serai ta servante;
Tout ce qu'une amour pure ou délirante invente
De bonheurs, oui, pour toi je les inventerai;
Quand tu me maudiras, moi je te bénirai;
J'aurai des mots d'amour qui te guériront l'ame.
Garde-moi, je consens qu'une autre soit ta femme;
Je promets de l'aimer, d'obéir à sa loi.

(*Se jetant à son cou.*)

Mais, par le Dieu vivant, garde-moi, — garde-moi!...

MONALDESCHI.

Non, la reine t'a vue et peut te voir encore,
Apprendre d'un seul mot ce qu'il faut qu'elle ignore.
Dans un sombre regard, j'ai vu Sentinelli
Fixer sur toi ses yeux de tigre : — j'ai pâli...
Pour que tu restes, — non, — trop de terreur m'assiége.
Si la reine voulait te voir, — que lui dirais-je?

PAULA.

Oh! n'est-ce que cela? Partout où tu voudras,
Ne puis-je me cacher, moi? Veux-tu? Tu diras
Tout ce que ton esprit inventera, — Qu'importe!...
Dis que je suis partie en Italie, — ou morte,
Si c'est mieux. — N'as-tu pas, dis-moi, dans ta maison,
Quelque coin, quelque tour, quelqu'étroite prison?
Sans issue au-dehors, — obscure, — sans fenêtre,
Où jamais un rayon du soleil ne pénètre?
J'y resterai toujours, on ne pourra savoir
Où je suis, — si je vis, — nul ne pourra m'y voir
Que toi; tu me diras dans ma sombre demeure,
Quand tu seras sorti, si tu veux que je pleure,
Ou non, — toi seul viendras me donner l'eau, le pain,
Et quand tu m'oublieras, j'aurai soif, j'aurai faim...

MONALDESCHI.

Paula....

PAULA.

Monaldeschi, vois mes pleurs sur mes joues,
Mes tourmens oubliés, ceux auxquels tu me voues;
Avant ces pleurs déjà tant de pleurs sont passés,
Que je ne suis plus belle aujourd'hui, je le sais.
Tu m'en veux, et pourtant c'est ton amour fatale
Qui m'a rendu l'œil sombre et m'a fait le front pâle.

(*Se traînant sur ses genoux.*)

Mon corps faible en tes bras tant de fois soulevé,

A tes pieds se meurtrit, rampant sur le pavé ;
Veux-tu mon sang? — mes jours?—Prends mon sang,—
prends mon ame,
Ouvre avec ton poignard ma poitrine de femme,
Que j'y sente mon cœur entre tes mains broyé,
Et je souffrirai moins que je souffre. — Oh! pitié!!!

MONALDESCHI, *attendri.*

Paula!

PAULA.

Pitié! mon Dieu!

MONALDESCHI, *la relevant.*

Dis-moi.—Voyons. Écoute.
Si tu pouvais rester, je le voudrais, sans doute.

PAULA, *se jetant dans ses bras.*

Monaldeschi....

(*On entend la cloche du temple où prie Christine.*)

MONALDESCHI.

Qu'entends-je! — A la reine? Voilà...
(*La repoussant.*)
Dieu! qui parle de moi. Vous partirez, Paula.
(*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

CHARLES-GUSTAVE.

ACTE DEUXIÈME.

La salle du trône au palais d'Upsal.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, *entrant suivie de deux hommes*,
PAULA, *cachée derrière un rideau.*

CHRISTINE, *à l'huissier, qui lui remet une lettre.*
(*Lisant.*)
Donnez. « Charles-Gustave, à vos ordres rendu,
« Est au palais d'Upsal à l'instant descendu.
« Seize juin. » Est-ce tout?

L'HUISSIER.

Oui, majesté.

CHRISTINE, *montrant la seconde personne.*

Cet homme?...

L'HUISSIER.

Est votre architecte...

CHRISTINE.

Ah! monsieur, l'on vous renomme
Pour votre promptitude et votre habileté.

L'ARCHITECTE.

Reine!...

CHRISTINE.

Un grand homme est mort. Il aurait mérité

De ne point expirer sur la terre étrangère ;
La terre où l'on naquit au cercueil est légère.
Dans l'église d'Upsal élevez son tombeau.
Comme un tombeau de roi, je le veux grand et beau,
Point d'éloges surtout dont le bon goût s'écarte ;
Gravez-y seulement son nom : René Descarte...

(*Ils sortent : tandis que Christine les suit des yeux, Paula sort de derrière le rideau où elle était cachée, et se met à genoux.*)

PAULA.

Majesté ! majesté !

CHRISTINE.

Hein !... que me voulez-vous,
Enfant ?

PAULA.

Oh ! majesté, je suis à vos genoux.

CHRISTINE.

Où vous ai-je donc vu, mon beau page ? Il me semble
Que nous avons déjà dû nous trouver ensemble.

LE PAGE.

Au palais de Stockholm, le jour...

CHRISTINE.

Je me souviens.
Vous êtes au marquis, n'est-ce pas ? Allons, viens...
Relève-toi... J'avais oublié cette histoire.

PAULA.

Elle doit plus long-temps rester en ma mémoire,
A moi...

CHRISTINE.

Vous êtes donc au marquis ?

PAULA.

Majesté,
Je ne suis plus à lui depuis...

CHRISTINE.

En vérité,
Notre grand-écuyer vous devait, que je pense,
Pour votre dévouement meilleure récompense.
Qu'avez-vous donc fait?

PAULA.

Rien.

CHRISTINE.

Rien?...

PAULA.

Rien, sur mon honneur!
Mais le marquis me craint.

CHRISTINE.

Il vous craint?

PAULA.

Son bonheur
Dépend d'un grand secret dont je suis seul le maître
Avec lui.

CHRISTINE.

Ce secret, quel est-il?

PAULA.

Oh! peut-être
Plus que je ne le suis devrais-je être discret;
Car vous aussi, madame, êtes de ce secret.

CHRISTINE.

Çà, mon fils, la harangue est bien mystérieuse.
De savoir nos secrets nous sommes curieuse:
Expliquez-vous donc vite...

PAULA, *laissant tomber sa tête dans ses mains.*

Oh! je l'avais bien dit
Que vous vous fâcheriez... C'est que je suis maudit...

CHRISTINE.

Non. Voyons, qu'est cela?... Cette crainte est trop forte;

D'avance, quel que soit ton tort, peu nous importe.
Nous t'absolvons.

PAULA.

Eh bien, madame, vous savez
Qu'à Stockholm, tous les deux, nous sommes arrivés
D'Italie... ensemble.

CHRISTINE.

Oui, je le sais.

PAULA.

Et peut-être
Vous a-t-il dit aussi, qu'excepté lui, mon maître,
Au milieu de ce monde auquel j'ai dit adieu,
Je n'avais d'autre espoir que dans la tombe et Dieu.

CHRISTINE.

Je le sais, vous n'avez plus ni père ni mère.

PAULA.

Jugez donc si jamais douleur fut plus amère
Que la mienne, aussitôt qu'il me dit qu'il fallait
Que je partisse.

CHRISTINE.

Vous, le quitter?

PAULA.

Qu'il voulait
Que d'un exil sans fin ma faveur fût suivie,
Et que je ne devais le revoir de ma vie.

CHRISTINE.

A quelle occasion vous a-t-il dit cela?
Voilà ce que je veux savoir...

PAULA.

C'est que voilà
Ce que je n'ose dire à vous.

CHRISTINE.

Miséricorde!

Vous me criez merci, d'avance je l'accorde,
Sans demander pourquoi vous voulez ce pardon :
Et puis vous hésitez... mais vrai Dieu! parlez donc!

PAULA.

Eh bien! vous comprenez que n'ayant que mon maître,
Ne le quittant jamais... je devais le connaître
Comme je me connais, et que tout sentiment
Qui frappait sur son cœur, presqu'au même moment
Retentissait au mien; c'est ainsi que mon ame
(*Christine fait un mouvement.*)
Devina qu'il aimait, avant mes yeux. — Madame,
Je vous l'avais bien dit; — mais, si vous le voulez,
Je puis me taire encor. — Dites un mot...

CHRISTINE.

Parlez!...

PAULA.

C'est ainsi que voyant sa tristesse croissante,
Je sus que son amour serait longue et puissante :
Ainsi je devinai, voyant moins soucieux
Son front, que sur la terre il espérait les cieux,
Etre aimé! Son espoir bientôt fut de la joie,
Il l'était! Ces cheveux où votre main se noie,
Madame, ne sont pas et plus beaux et plus noirs
Que ceux qu'avec amour il baisait tous les soirs.
Puis sa joie augmenta... c'était presqu'un délire...
Il pleurait... et soudain se reprenait à rire...
Un soir que je rentrais, je vis, oh! sans chercher
A le voir, un portrait!... Entendant s'approcher
Quelqu'un, il le cacha trop lentement encore,
Car c'était le portrait de celle qu'il adore.
Ainsi que vos cheveux les siens étaient ornés
D'une couronne.

CHRISTINE, *se soulevant sur son fauteuil.*

Hein!

PAULA.

Madame, pardonnez!
Tant de hardiesse aura récompense sanglante
Peut-être... Vengez-vous...

CHRISTINE, *souriant.*

Étais-je ressemblante?

PAULA.

Oh! oui... car ce portrait, objet de tant d'ardeur,
Fut, depuis qu'il l'obtint, nuit et jour sur son cœur.

CHRISTINE.

Un vieux flatteur, enfant, pour mon ame attendrie,
N'aurait pas inventé meilleure flatterie,
Que ce que tu dis là... Tu veux donc d'un seul coup
Avoir beaucoup de moi?

PAULA.

Reine... oui, je veux beaucoup,
Car je n'ai pas tout dit. Le jour où vous promîtes
De choisir un époux, aujourd'hui même, dites,
Avez-vous oublié que dans son cœur d'amant
Chaque mot pénétrait et tremblait sourdement,
Comme un stylet lancé par une main trop sûre
Frappe à fond, et long-temps tremble dans la blessure?
Voilà ce qu'il souffrit... Et le soir en rentrant,
Cet homme heureux hier, aujourd'hui délirant,
De son amour cessa de me faire mystère;
Me dit tout, puis pensa qu'il eût dû tout me taire,
Et que me mettre en tiers dans un secret royal
Était affreux, fussé-je un confident loyal.
C'est alors qu'il voulut, peut-être avec justice,
Que de Stockholm pour Rome à l'instant je partisse.
J'implorai... Pour garant j'offris mon sang, mes jours,

S'il cessait de vouloir,... mais il voulut toujours.
Alors je me sauvai, fou, délirant, stupide;
Puis à travers le front, comme un éclair rapide,
Un espoir me passa, je sentis qu'il fallait
Partir, et je me dis : Si la reine voulait,
Je ne partirais pas, qu'elle veuille, — et fidèle
A l'ordre qui pour moi, vers lui descendra d'elle,
Monaldeschi pourra me rattacher à lui.
Je vous suivis partout;... mais ce n'est qu'aujourd'hui
Que j'eus ce grand bonheur de voir ma souveraine
Pour tomber à ses pieds que je supplie... ô reine!...

CHRISTINE.

L'homme, qu'un autre homme aime et peut aimer ainsi,
Doit être grand et bon... Viens, mon enfant, merci!
Je l'ignorais encor, tu me l'as fait connaître.
Oh! non... tu ne dois pas, enfant, quitter ton maître.
Garde-nous les secrets confiés à ta foi;
J'accueille ta prière en t'attachant à moi.

PAULA.

A vous, madame, à vous! vous vous trompez, je pense?

CHRISTINE.

Non, ton amour pour lui mérite récompense;
Le marquis t'en doit une, et je veux l'acquitter.
Reste donc avec moi pour ne le plus quitter.

PAULA.

Mais...

CHRISTINE.

Assez. Qu'est cela? ton nom?

PAULA.

Paulo.

CHRISTINE.

Ton âge?

PAULA.

Quinze ans.

CHRISTINE.

Paulo, je vais te charger d'un message
Secret... Charles-Gustave arrive en ce moment
Dans ce château d'Upsal; vers cet appartement
Sans que personne ici vous entende ou vous voie,
Tu pourras l'amener. Cette secrète voie,
En tournant le palais, à sa chambre conduit;
Tu prendras un flambeau, car tu vois qu'il fait nuit
Dans ce passage.—Ah! tiens,—la clef de l'autre porte.

LE PAGE, *à part en sortant.*

Ai-je réussi? — Non. — Mais je reste. — Qu'importe!

SCÈNE II.

CHRISTINE, *seule.*

Oh! que c'est un spectacle à faire envie au cœur,
Que voir ce sentiment, de tout autre vainqueur,
Cette ardente amitié qui soi-même s'oublie,
Et que mes courtisans appelleraient folie.
Ce miracle du cœur, Monaldeschi, pour toi,
Peut à la voix de Dieu naître; — tu n'es pas roi;
Que c'est une effrayante et sombre destinée,
Que celle de cette ame au trône condamnée!
Qui pourrait vivre, aimer, être aimée à son tour;
Qui, dans elle, sentait palpiter de l'amour,
Et qui voit qu'à ce faîte où le destin la place,
Tous les cœurs sont couverts d'une couche de glace.
Comme au haut d'un grand mont le voyageur lassé,
Part tout brûlant d'en bas, puis arrive glacé;
Sans qu'un éclair de joie un seul instant y brille,
User à le rider son front de jeune fille,

Sentir une couronne en or, en diamant,
Prendre place à ce front d'une bouche d'amant;
Marcher sur du velours, mais partout où nous sommes,
Sentir que nous marchons sur la tête des hommes;
Voir tous ceux sur lesquels nos pieds ne pèsent pas,
Qui relèvent le front, et qui grondent tout bas;
Deviner, quand de près notre œil les examine,
Sous chaque habit croisé, couvrant chaque poitrine,
Une main qui se cache en cachant un poignard...
César, Ladislas-Six, Henri-Quatre, Stuart,...
La foule,... flot bruyant qui mugit et qui roule,
Dès qu'un trône s'élève, ou qu'un trône s'écroule,
La foule, — forte, — immense, — hydre aux cent mille [pieds,
Par qui passent les rois constamment épiés;
Qui dans l'ombre sans cesse autour de nous tournoie,
Nous suit de tous ses yeux, et dont chaque œil flamboie,
Se dresse devant nous à notre lit de mort,
Et qui si nous souffrons soudain crie au remord;
Bourdonne pour troubler la royale agonie,
Ne nous quitte pas même alors qu'elle est finie;
Et sur la tombe fraîche où nous fuyons en vain,
Pour funèbre oraison ne dit qu'un mot; « enfin!... »
Voilà ce qu'est régner... A travers la vallée,
Courir en se jouant bruyante, échevelée,
Vivre d'air, de bonheur, de joie, — à tout moment,
Rire avec des éclats ou pleurer librement;
Choisir avec son cœur parmi tous un seul homme,
Qu'on aimera; — l'aimer! — visiter Paris, Rome;
Etre seule avec soi,... n'avoir pas toujours là,
Le monde qui vous dit : « Ne faites pas cela. »
N'être plus d'aucun poids au mouvant équilibre
De ce monde, — voilà ce que c'est qu'être libre.

(Elle entend du bruit et se retourne.)

(*A Paula.*)

Le prince. Ah! bien, — passez dans cet appartement,
Jeune homme, et laissez-nous...

(*Paula sort.*)

SCÈNE III.

CHRISTINE, CHARLES-GUSTAVE.

GUSTAVE.

O majesté, comment
Pourrai-je?...

CHRISTINE.

Écoutez-moi, la circonstance est grave,
Et j'ai de hauts desseins sur vous, Charles-Gustave.
Il m'a plu vous nommer un jour grand-amiral,
Puis gouverneur d'Heilbron, ensuite général
De mes troupes, puis duc, et puis encore prince
Palatin de Pologne, avec une province
A vous, et puis, enfin, présomptif héritier
Du trône, s'il advient qu'avec moi tout entier
Mon nom meure; à la cour pas un qui ne vous cède
Le pas, car je vous ai fait le second en Suède;
Mais ce n'est point assez, et pour vous et pour moi,
Il me plaît aujourd'hui que je vous fasse roi...
Vous l'êtes!

CHARLES-GUSTAVE.

Majesté, que votre auguste aïeule...

CHRISTINE.

Il me plaît maintenant que vous me laissiez seule :
J'irai vous retrouver lorsqu'il en sera temps...

(*Charles-Gustave entre dans l'appartement de Christine.*)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, *puis* MONALDESCHI.

CHRISTINE, *sonnant; un page entre,*
(Monaldeschi entre.)
Appelez le marquis. — Marquis, je vous attends.
MONALDESCHI.
Majesté! me voici, prêt à suivre ou transmettre
Vos ordres.
CHRISTINE.
Ce n'est point cela : venez vous mettre
Ici. Pour vous parler j'ai de fortes raisons!
Asseyez-vous, marquis, sur ce siége, et causons.
MONALDESCHI, *regardant autour de lui.*
Madame...
CHRISTINE.
Nul ne peut nous voir ni nous surprendre,
Quittez donc l'étiquette.
MONALDESCHI.
Oh! si j'ose comprendre,
Vous daignez m'accorder un de ces doux momens
Qui me feraient sourire au milieu des tourmens
Les plus affreux.
CHRISTINE.
Marquis, toujours je vous écoute
Avec joie, et pourtant le ciel sait que je doute...
MONALDESCHI.
Vous doutez! ô mon Dieu! dis-moi pour rassurer
Le cœur aimé qui craint, par quoi faut-il jurer?
Quel est le saint puissant, la puissante madone,
Qui lorsqu'on jure en vain jamais ne le pardonne!

Dis-moi leurs noms, mon Dieu! car je veux aujourd'hui
Pour rassurer son cœur, jurer par elle et lui!

CHRISTINE.

Point de sermens, marquis; l'éclat qui m'environne,
Le feu des diamans que jette ma couronne,
N'a-t-il pas, dis-le-moi, de ton esprit vainqueur,
Plus ébloui tes yeux, que moi séduit ton cœur?

MONALDESCHI.

O Christine! pourquoi me faire cette injure?
Moi t'aimer pour ton rang? Oh! non, je te le jure
Que, quel que fût le rang que le ciel t'eût donné,
J'aurais aimé ton front même découronné,
Partout..., oui, si j'avais vu dans l'Andalousie
Tes yeux noirs à travers la verte jalousie,
J'aurais aimé tes yeux! le théorbe à la main,
Assise au fût brisé d'un vieux tombeau romain,
Chantant un chant d'amour, si je t'avais trouvée,
J'aurais aimé ton chant, car je t'avais rêvée!
Et, de mon vague amour éprouvant le pouvoir,
Je croyais te connaître avant que de te voir.
Oh! oui, j'avais osé, dans mes songes de l'ame,
Créer un ange à moi sous des formes de femme;
Il avait ce regard et ce sourire là,
Et lorsque je te vis, je dis : Oh! le voilà!

CHRISTINE.

Que les yeux du Seigneur regardent dans ton ame
Si tu dis vrai, marquis; car jamais une femme
Dans son amour puissant ne fera pour un roi
Ce que, reine aujourd'hui, je vais faire pour toi!
Qu'on ouvre.

(*On ouvre, tous les courtisans entrent.*)

Je reviens avec sceptre et couronne.
Attendez-moi, marquis.

MONALDESCHI.

Où, reine?

CHRISTINE.

Au pied du trône.

(*Elle rentre, le marquis lui baise la main et va se placer le pied sur la première marche du trône.*)

SCÈNE V.

MONALDESCHI, TOUS LES COURTISANS.

MAGNUS DE LA GARDIE, *entre avec Steinberg.*

Avez-vous vu, baron? il vient de déposer
Devant nous sur la main de la reine un baiser,
Il ne se cache plus; sa victoire est complète,
Un baiser sur la main!...

LE BARON DE STEINBERG.

Ce n'est pas d'étiquette,
J'en conviens.

MAGNUS DE LA GARDIE, *à Sentinelli.*

Vous l'avez peut-être aussi vu, vous?

SENTINELLI, *d'un air sombre.*

Oui.

PIMENTEL.

Guêmes, nous pouvons rendre grace à genoux
Au ciel. A nous servir je crois que Dieu s'applique.
Le marquis sera roi; c'est un bon catholique.

GUÊMES.

Mais d'où vient qu'on reçoit ici l'ambassadeur
De Portugal?

PIMENTEL.

Celui de milord protecteur
S'y trouve bien.

OXENSTIERN, *montant avec les trois autres vieillards derrière le trône.*

Amis, reprenez votre place
Près du trône. Aujourd'hui du fardeau qui vous lasse,
A qui doit le porter nous remettrons le poids!
Placez-vous, mes amis, pour la dernière fois.

MAGNUS, *à Sentinelli.*

Regardez donc, il a sur le velours du trône
Déjà posé le pied.

SENTINELLI.

Pour mettre la couronne,
Dites-moi, croyez-vous, baron, qu'il ôtera
Son chapeau qu'avec nous il garde?

LE BARON DE STEINBERG.

Il le devra!
Les grands d'Espagne seuls, lorsqu'ils sont en présence
Du roi, gardent le leur; — c'est un droit de naissance!

STEINBERG.

Mon oncle, la comtesse Ebba doit-elle ici
Accompagner la reine?

LE BARON DE STEINBERG.

Oui, sans doute.

STEINBERG.

Merci!...

LE BARON DE STEINBERG.

Elle est dame d'honneur. Beau titre!

STEINBERG.

Oh! peu m'importe.

(*La porte de la reine s'ouvre, un huissier paraît.*)

SENTINELLI.

Voilà sa Royauté qui vient par cette porte,
Messieurs, à tout espoir il nous faut dire adieu!

UN HUISSIER, *annonçant.*

Le prince Palatin, Charles-Gustave.

MONALDESCHI, *tressaillant.*

Dieu!...

L'héritier présomptif!...

SENTINELLI.

Oh! pour une couronne

Ils sont deux maintenant. Un de trop!

LE BARON DE STEINBERG, *s'avançant.*

Près du trône,

Altesse, l'étiquette a marqué votre rang.

CHARLES-GUSTAVE.

J'y vais monter avec la reine.

MONALDESCHI, *d'une voix sourde.*

Tête et sang!...

SCÈNE VI.

Les Précédens, CHRISTINE, suivie du COMTE DE BRAHÉ, *qui porte le globe royal*, et DU COMTE DE GORLZ, *qui porte la main de justice.*

UN HUISSIER.

La reine!

CHRISTINE.

A tous salut! que Dieu nous ait en garde,
Car c'est nous aujourd'hui que le monde regarde.
Il tournera les yeux vers d'autres dès demain.
Prince Charles-Gustave, offrez-moi votre main,
(*Elle monte quelques marches du trône.*)
Et restez là. — Messieurs, ce jour aura, j'espère,
Un heureux résultat. — Le croyez-vous, mon père?

MAGNUS, *s'inclinant.*

Reine, nous en avons tous la conviction.

CHRISTINE.

Comte, nous acceptons votre démission.
De grand-trésorier.

MAGNUS.

Quoi! j'aurais pu vous déplaire?

CHRISTINE, *à Steinberg.*

Je vous fais chevalier de l'Étoile polaire,
Steinberg.

STEINBERG.

O Majesté!

CHRISTINE.

Vous avez le cordon
De l'Aigle de Suède.

STEINBERG.

O Majesté!

CHRISTINE, *regardant Gondemar.*

— Qu'est-ce donc?
Dans mon palais d'Upsal l'envoyé de Bragance!
Comte de Gondemar, c'est par trop d'arrogance.
Bragance se méprend en nous traitant d'égal :
Philippe-Quatre seul est roi de Portugal.
(*A l'ambassadeur de Cromwell.*)
Monsieur de Whitelock, dites à votre maître
Que Christine aujourd'hui devant tous fait connaître
L'alliance signée avec lui. — Pour milord,
Vous lui direz, à lui, que je l'estime fort.
Vous le voyez, messieurs, par sa faveur très-haute
Dieu veut qu'en ce moment rien ne nous fasse faute.
D'une durable paix je lui dois la douceur;
L'Angleterre nous aime et nous nomme sa sœur;
A la Suède la France est toute dévouée;

Seul, l'empire est fidèle à la haine vouée
Entre nous... Mais son aigle est faible et saigne aux [flancs,
Car le lion du Nord la secoue en ses dents;
Et palpitante encor des dernières défaites,
Un seul coup maintenant tranchera ses deux têtes.
Quand mon père à Lutzen succomba triomphant,
Éveillée en sursaut dans mon berceau d'enfant,
Faible, je me levai, j'avais quatre ans à peine,
Je regardai mon peuple, — il dit : « Voilà la reine! »
Je grandis vite, car, avec son bras puissant,
La gloire paternelle était là me berçant :
Je grandis vite, dis-je, et j'endurcis mon ame
A ces travaux qui font que je ne suis point femme :
Je suis le roi Christine! — et, dites-moi, plus fort
Mon trône a-t-il pesé sur vous de cet effort?
Non. Quand le ciel était noir et chargé d'orages,
Quand pâlissaient les fronts, quand pliaient les courages,
Je vous disais : « Enfans, — dormez, — le ciel est beau. »
Et je vous abritais sous mon vaste manteau;
Mais comme ce géant qui soutient les deux pôles,
J'ai courbé sous leur poids mon front et mes épaules.
Je voudrais maintenant, pour les jours qui viendront
Relever mon épaule et redresser mon front,
Car je suis fatiguée; — eh bien, qu'un autre porte
La charge qui me lasse et me paraît trop forte.
Mon rôle est achevé, — le tien commence, — à toi
La couronne. — Salut! Charles-Gustave roi :

(*Prenant le globe des mains de de Brahé.*)

Reçois de tes deux mains ce monde que j'y jette,
Christine n'est plus rien que ton humble sujette.
Monte au trône, Gustave.

OXENSTIERN, *tremblant.*

O reine! écoutez-nous

Avant que d'abdiquer, comtes, ducs, à genoux!
(*Aux vieillards.*)
A genoux! vous aussi, pour lui faire comprendre
Qu'aussi bas qu'elle croit elle ne peut descendre;
Que, malgré son vouloir, tous les genoux plîront,
Et qu'elle doit toujours nous dépasser du front.
Seul je te parlerai debout, car je t'adjure!
Le plus vieux des vieillards, Christine, t'en conjure,
Renonce à ton dessein, c'est un dessein fatal,
Pour quitter tes Suédois, que t'ont-ils fait de mal?
Crois-moi, plus d'une fois au pied du sanctuaire,
Charles-Quint regrettant la pourpre sous la haire,
Et pleurant un exil qu'il s'était seul donné,
Sur le marbre frappa son front découronné...
Et tu ferais ainsi? — Dans ta tête profonde,
Dis-moi, que comptes-tu mettre en place du monde?
Tu le regretteras.

CHRISTINE.

Mon père, embrassez-moi,
(*On se relève.*)
Merci!... merci!... — Salut, Charles-Gustave roi!
Ce n'est point le projet d'une ardeur insensée,
C'est un projet long-temps mûri dans ma pensée,
Qui, long-temps combattu, s'accrut par cet effort,
Et qui vient d'en sortir plus constant et plus fort:
Ne m'en parlez donc plus. — Brahé, viens à ta reine
Rendre un dernier devoir, où ta place t'enchaîne;
Viens, Pierre de Brahé, comte et sujet loyal,
Détacher ma couronne et mon manteau royal.

LE COMTE DE BRAHÉ.

Oter votre manteau!... moi? — votre diadème!
Oh! non, jamais.

CHRISTINE.

Eh bien, je te les rends moi-même.
Des insignes royaux que Charles soit orné.

(On présente à Charles-Gustave la couronne sur un coussin de velours; il l'essaie et la remet sur le coussin; un grand de l'état porte le manteau royal.)

UN HÉRAUT D'ARMES, *au peuple.*

Charles-Gustave, roi, vient d'être couronné.
Vive Charles-Gustave!

CHRISTINE, *descendant deux marches et prenant attitude de suppliante.*

A mon tour je désire
Dons et faveur, veuillez me les octroyer, sire.
De mes vastes états, que je quitte si beaux,
Vous plaît-il m'accorder, sire, quelques lambeaux?

GUSTAVE.

Ordonnez.

CHRISTINE.

Comme bien personnel, je demande
Les îles de Gottland, d'Usedum, et d'Olande,
Et d'Osel. —Je voudrais et Pole, et Nyckloster,
Et Wolsgat, et que nul ne me les pût ôter,
Pas même vous. — Ces biens me suffiront pour vivre.

GUSTAVE.

Vous les avez.

CHRISTINE.

J'entends que l'on me laisse suivre
Par tous ceux qui voudront s'en aller où je vais,
Et partager mon sort, qu'il soit bon ou mauvais;
(D'une voix forte.)
J'entends avoir sur eux droit de justice haute;

Et quel que soit le roi dont je devienne l'hôte,
Il n'aura rien à faire aux gens de ma maison,
Et j'y pourrai punir de mort la trahison.

GUSTAVE.

Vous en aurez le droit.

CHRISTINE.

Maintenant je désire
Que vous alliez au temple et rendiez grâce, sire,
Au Seigneur, qui m'a dit : — Fais de Gustave un roi ;
Et que vous y priiez pour l'État et pour moi.

GUSTAVE.

Je m'y rends.

CHRISTINE.

Maintenant, ceux pour qui la fortune
D'une ex-reine n'est pas tout-à-fait importune,
Dans un quart d'heure au plus me trouveront ici.
Nous partons aujourd'hui, messieurs.

SENTINELLI.

Reine, merci.

STEINBERG, *à Ebba.*

Un mot, madame. Auprès de notre souveraine
Restez-vous ?

EBBA.

Oui, monsieur, partout je suis la reine.

STEINBERG.

Bien.

EBBA.

Mais quel intérêt de savoir où j'irai
Avez-vous ?

STEINBERG.

Un très-grand.

OXENSTIERN, *descendant et baisant la main de Christine.*

Ma fille, j'en mourrai.

(*Tout le monde sort. Christine reste en haut des degrés du trône, Monaldeschi en bas ; on entend au-dehors la foule crier.*)

LE PEUPLE.

Vive le roi!

CHRISTINE.

La foule à son tour l'environne.
On dit vive le roi! — C'est vive la couronne
Qu'il faudrait dire.—Eh bien! à quoi donc pensons-nous?
C'est Christine, marquis, la reconnaissez-vous?

MONALDESCHI.

Oh! madame.

CHRISTINE.

La reine aux cieux est remontée;
Mais la femme qui t'aime est près de toi restée.
Mon diadème d'or contrariait tes vœux,
Quand tu voulais passer ta main dans mes cheveux.

MONALDESCHI.

Oui, vous m'avez compris, et je vous en rends grace...
(*A part.*)
Qui m'eût dit que j'aurais envié ta disgrace,
Magnus de La Gardie!

CHRISTINE.

Allons, marquis, adieu!
Vous savez que se vont rassembler en ce lieu
Ceux qui suivent mon sort malheureux ou prospère;
Je n'aurai pas besoin de vous presser, j'espère.

(*Christine rentre, Monaldeschi lui baise la main, et en se retournant aperçoit Paula.*)

SCÈNE VII.

MONALDESCHI, PAULA.

MONALDESCHI.

Paula!... rêvé-je donc!... Paula, que faites-vous
Ici?

PAULA.

J'attends qu'on parte.

MONALDESCHI.

Et tu pars avec nous?

PAULA.

Oui.

MONALDESCHI.

Tu pars!

PAULA.

Oui.

MONALDESCHI.

Tu pars, dis-tu?

PAULA.

Je pars, te dis-je.
T'accompagner en France est-ce donc un prodige?

MONALDESCHI.

Par ordre de la reine, avec elle, Paula,
Ses gens seuls partiront.

PAULA.

Hé bien donc me voilà!
Puisqu'il faut qu'à quelqu'un toujours je m'asservisse,
D'aujourd'hui pour le sien j'ai quitté ton service;
Voilà tout.—Ah! tu crois qu'on peut impunément
Trahir qui nous a cru sur la foi du serment;
Qu'à sa suite l'on peut traîner la jeune fille

Qui pour nous a perdu pays, honneur, famille,
La livrer au mépris de ce monde insultant,
Et qu'elle s'en ira quand on dira : va-t-en?
Oh! que non pas! — Je suis l'ombre de ta maîtresse,
Comme un remords vivant devant toi je me dresse.
Marquis, tu m'as fait prendre un chemin hasardeux,
Mais, quelque part qu'il mène, il nous mène tous deux.
Quelque part que tes yeux se détournent, mon ombre
Toujours à l'horizon passera triste et sombre,
Et sur la tombe ouverte au bout de ton chemin
Tu me retrouveras pour te donner la main. —
C'est bien : — de ton stylet tourmente la poignée;
Mais lorsque par la mort tu m'auras éloignée,
Tes soins seront sanglans et seront superflus.
Tu me sentiras là, quoique je n'y sois plus.
Et mieux vaut voir sortir, crois-moi, quand la nuit tombe,
Un poignard du fourreau, qu'un spectre d'une tombe.
Tu pensais que mon cœur, comprimé par l'effroi,
N'oserait éclater.

MONALDESCHI, *apercevant Sentinelli qui entre.*

Sentinelli! — Tais-toi.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SENTINELLI, *puis* STEINBERG *et* EBBA, *puis* CHRISTINE.

SENTINELLI.

Vous êtes prêt, marquis?

MONALDESCHI.

Oui, comte.

SENTINELLI.

Bien!

MONALDESCHI.

Sans doute
Vous venez avec nous ?

SENTINELLI.

Certes ! sans qu'il m'en coûte ;
Et ce n'est point à vous à le trouver mauvais :
Nous sommes vieux amis ; où vous allez je vais.

CHRISTINE, *entrant.*

Vous êtes cinq en tout ; cortége respectable
Pour une majesté d'hier. — J'ai sur ma table
Oublié mon écrin ; — allez me le querir,
Paulo. — Voyons, messieurs, nous allons donc courir
Le monde, — et visiter d'abord Rome, et la France
Après. — Déjà Cromwell, on m'en fait l'assurance,
Était très-bien pour moi ; — mais maintenant c'est mieux,
Sans couronne mon front blessera moins ses yeux.
Notre troupe est peu forte, — elle en sera plus vive.
Allons, partons, messieurs ; et qui m'aime me suive.

(*Elle sort avec Ebba et Steinberg. Monaldeschi les suit, Paula sort du cabinet de la reine avec l'écrin.*)

PAULA.

Vous oubliez quelqu'un, — marquis ; attendez-moi.

(*Elle sort entraînant Monaldeschi qui regarde Sentinelli resté derrière lui.*)

SCÈNE IX.

SENTINELLI, *seul.*

Ne crains rien, me voilà. — Marquis, je suis à toi !
Crois-tu que le lion prêt à saisir la proie

Qu'il poursuivit un an abandonne sa voie.
Ne crains rien,—me voilà...Trop long-temps comprimé,
Mon cœur dans son espoir est las d'être enfermé.
Il est temps à la fin que le volcan s'allume,
Depuis un an déjà qu'il mugit et qu'il fume.
Il est temps qu'à la fin il rejette au-dehors
Sa haine qui bouillonne et surmonte ses bords.
Sa haine seulement que chaque instant aggrave,
Ne refroidira pas comme fait une lave.
Tu veux fuir ton destin; mais jusqu'à ton trépas,
A ton ombre attachés, mes pas suivront tes pas!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

CORNEILLE.

ACTE TROISIÈME.

Un appartement du palais de Fontainebleau, au fond les portes de la chambre à coucher de la reine. — A gauche, une porte latérale conduisant à l'appartement de Monaldeschi.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONALDESCHI, *sortant de l'appartement de la reine.* PAULA, *debout, appuyée contre la porte de l'appartement de Monaldeschi.*

MONALDESCHI.

Encor?

PAULA.

Toujours.

MONALDESCHI.

Paula!

PAULA.

Monaldeschi!

MONALDESCHI.

Pourquoi
Me poursuivre ainsi,... dis,... que veux-tu donc de moi?
Parle.

PAULA.

Je ne veux rien, seulement je suis l'ombre
Que le ciel à ton jour mêle pour qu'il soit sombre;

Le songe qui la nuit tourmente ton sommeil,
Et la voix qui te dit : « Malheur!... à ton réveil. »

MONALDESCHI.

Paula, depuis trois ans je souffre ta démence,
C'est assez.

PAULA.

C'est assez! de sa parole immense,
Au jour du jugement, où tu crìras merci,
Quand Dieu t'appellera, je dirai : — me voici. —
C'est assez! — oh! non, non...

MONALDESCHI, *réfléchissant un moment, puis allant à elle.*

Eh bien! encor peut-être,
Si vous voulez, Paula, — je puis faire renaître
Le bonheur dans les jours qui vous sont réservés.
Voulez-vous être heureuse encor, vous le pouvez.

PAULA.

Serait-ce de ta bouche une ironie affreuse,
Que de me dire à moi : « Voulez-vous être heureuse? »
Sous le poids des douleurs j'ai si long-temps plié,
Que pour moi le bonheur est un mot oublié.
Quand la lente infortune a creusé notre joue,
Sillonné notre cœur, crois-tu qu'on la secoue,
Comme le voyageur, de son chemin lassé,
Ferait d'un peu de poudre à ses pieds amassé?
Dis, cependant.

MONALDESCHI.

Paula, je hais mon esclavage.
Porter toujours un masque, et jamais un visage
Me gêne; et l'avenir, que d'ici j'entrevois,
Déjà sur mon présent pèse de tout son poids.
Lasse de son repos, Christine, qui conspire,

Sur elle ne me peut pardonner mon empire;
Toujours un mot amer, un regard courroucé,
Soulèvent de son cœur mon amour repoussé;
Et, pour se dérober à son propre anathème,
Elle verse sur moi le mépris d'elle-même.
Pour oublier les siens elle me fait des torts,
Il lui faut toujours là quelqu'un pour ses remords.
Le vieillard l'avait dit de sa voix solennelle,
Que l'heure du regret arriverait pour elle;
Que manqueraient un jour, cherchés par elle en vain,
La couronne à son front, et le sceptre à sa main.
Aussi dans son ennui, maintenant que fait-elle?
Souillant son avenir d'une tache immortelle,
Pour ressaisir un sceptre imprudemment quitté,
Christine sourdement conspire.

PAULA, *avec indifférence.*

En vérité,
Je ne sais pas, marquis, ce que vous voulez dire.
Et que me font à moi les débats d'un empire?

MONALDESCHI.

Mais ce n'est point à moi qu'ils importent si peu.
Tous ces débats de roi ne me sont point un jeu,
Qu'en leurs destins divers mon regard accompagne,
Sans qu'il soit inquiet de qui perd ou qui gagne.
Je vis et je touchai le trône de trop près,
Pour m'en être éloigné sans d'éternels regrets.

PAULA.

Eh bien! Monaldeschi, puisque Christine tente
D'y remonter, ton ame est, j'espère, contente?

MONALDESCHI.

Deux choses adviendront : ou Gustave saura
Qu'on conspire, et dès-lors le complot échoûra,
Ou, conduit avec l'art que Christine possède,

Il la replacera sur le trône de Suède.
Si Gustave est vainqueur, comme j'ai conspiré,
D'un exil éternel je puis être assuré.
Si Christine triomphe, à me perdre enhardie,
Je devine pour moi le sort de La Gardie;
J'ai tout prévu, Magnus ne doit point à demi
De qui l'humilia s'être fait l'ennemi.
Une lettre par moi lui vient d'être adressée;
J'y dénonce en détail l'espérance insensée
Que Christine a conçue, et j'y demande au roi,
A la cour de Stockholm un refuge pour moi.
Pour tant de dévoûment, le moins qu'il puisse faire
Est de me replacer dans mon ancienne sphère;
La Gardie est chargé de régler avec lui
Ce que nous demandons tous les deux, aujourd'hui
Ou demain je reçois sa réponse peut-être.

PAULA.

Vous avez oublié qu'on lit dans une lettre
Sans la décacheter. — Vous disiez vrai, — l'enjeu
Est important, — marquis, — votre tête est au jeu.

MONALDESCHI.

Mes mesures, je crois, ont été trop bien prises
Pour que je me fatigue à craindre des surprises.
Adressée à Christine, une lettre viendra;
Mais c'est Sentinelli qu'elle dénoncera.
Lors de Fontainebleau je m'éloigne sur l'heure;
Puis, une fois parti, que Sentinelli meure
Ou vive, peu m'importe.

PAULA.

Et dans quel intérêt
Me mettez-vous, marquis, d'un aussi grand secret?

MONALDESCHI.

J'ai besoin de quelqu'un qui d'un mot me comprenne,

Lorsqu'il en sera temps, qui sorte et qui m'amène
Les chevaux qui d'ici me doivent emporter,
Sans que sa longue absence ait droit d'inquiéter;
Alors nous partirons, et hors de sa présence
Une fois, mon amour et ma reconnaissance,
Ma Paula, te feront oublier tes tourmens.
Tu me retrouveras tel qu'autrefois.

PAULA, *le regardant.*

Tu mens!...
N'importe, l'on ne peut trahir sa destinée.
La mienne est à la tienne à jamais enchaînée.
Compte sur moi.

MONALDESCHI, *avec joie.*

Paula, de mes biens la moitié
Est à toi, ma Paula.

PAULA, *le repoussant.*

Vous me faites pitié.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, STEINBERG *et* EBBA, *entrant d'un côté, appuyés sur le bras l'un de l'autre;* SENTINELLI, *entre du côté opposé.*

SENTINELLI.

Ah! monsieur de Steinberg, suis-je en retard? la reine
M'a-t-elle demandé?

STEINBERG.

Non.

EBBA.

Notre souveraine
Repose encore; hier, vous vous souvenez bien,

Que d'un double savant, grand théologien,
Elle a dans la soirée accueilli les hommages,
Ils ont sur le samscrit et le culte des mages
Argumenté jusqu'à deux heures du matin.

MONALDESCHI.

C'était fort amusant.

EBBA.

Oui, l'on parlait latin.

MONALDESCHI.

Pour moi, j'ai de la reine admiré la harangue.

EBBA.

Je ne vous savais pas si fort sur cette langue.

SENTINELLI.

Un courtisan! madame; eh! que dites-vous donc?
Des langues en naissant ces messieurs ont le don.
Et lorsque par hasard quelquefois il arrive,
Que des mots prononcés d'une façon plus vive
Intimident l'un d'eux au point que vainement
Il cherche quelle langue on parle en ce moment,
En efforts maladroits bien loin de se confondre,
Il s'incline plus bas, et c'est encor répondre.

MONALDESCHI.

D'un tel propos, monsieur, je puis me plaindre.

SENTINELLI.

A qui?

MONALDESCHI.

A la reine, monsieur...

SENTINELLI.

Seigneur Monaldeschi,
J'ai, d'un propos amer quand mon ame est frappée,
Ma confidente aussi.

MONALDESCHI.

Laquelle?

SENTINELLI.

Mon épée.

SCÈNE III.

Les Précédens, CHRISTINE, un Huissier *annonçant :* LA REINE.

CHRISTINE, *entrant.*

A tous salut. Qui donc peut, ici s'il vous plaît,
Me dire d'entre vous, messieurs, l'heure qu'il est.

STEINBERG.

Neuf heures.

CHRISTINE.

Se peut-il que si tard on demeure?
Dans un lit loin du jour, mieux vaut, je crois, qu'on
Que de cette manière exister à moitié. [meure,

MONALDESCHI.

Mais nous avons besoin.

CHRISTINE.

Mais nous faisons pitié.

MONALDESCHI.

Madame, vous dormiez du sommeil de la gloire,
Et le repos est doux après une victoire.

CHRISTINE.

Que dit notre écuyer?

MONALDESCHI.

Il fait allusion
A vos combats d'hier, à la confusion
Du savant qui vous vit résoudre ce problème,
Qu'il pouvait rencontrer plus savant que lui-même.

CHRISTINE.

Mon ennemi n'était rien moins que confondu,
Et mon latin, je crois, est du latin perdu.
Je n'ai pu du vrai texte entendre une syllabe;
Au lieu de ce latin, si j'avais su l'arabe...
Mais ce n'est point ici l'heure de discuter :
Avez-vous ce matin quelqu'un à présenter,
Marquis?

MONALDESCHI.

Oui, deux Français, l'un fat, l'autre poète,

CHRISTINE.

Eh bien! prévenez-les que pendant sa toilette,
Christine jugera de leurs talens divers,
Et que nous causerons de modes et de vers.
(*A Sentinelli.*) (*Monaldeschi sort.*)
Monsieur le commandant de notre grande armée,
Qui de douze soldats pour l'instant est formée;
A notre grand-lever nous recevrons encor
Les deux officiers qui font l'état-major.
(*Sentinelli sort.*)
Quant à toi, chère Ebba, je te garde la peine
De charger de bijoux le front de ton ex-reine.
Choisis ceux qu'elle doit supporter aujourd'hui;
Tous ces détails pour moi sont d'un mortel ennui.

EBBA.

Ils ont trouvé parfois votre ame moins rebelle :
A votre majesté souffrez que je rappelle
Les soins qu'à sa toilette elle-même donna,
Lorsqu'elle prit le nom du comte de Dohna.

CHRISTINE.

Ce n'étaient plus alors des vêtemens de femme,
Dieu pour un autre sexe avait créé mon ame;
Je sentais, sous l'habit d'un jeune cavalier,

Ma volonté plus libre et mon cœur plus altier.
Ainsi qu'à moi, Steinberg, il vous souvient peut-être
Du plaisir qu'à mes yeux vous avez vu paraître,
Lorsque pour retomber sur le sol étranger
Je franchissais joyeuse, et d'un pied plus léger,
Le ruisseau dont le cours a marqué la limite
Qu'au Danemarck jadis la Suède avait prescrite;
Et que dans un transport soudain je m'écriais :
A tout jamais adieu, terre et ciel que je hais!
Eh bien! sous le ciel pur de France et d'Italie,
J'ai souvent regretté, dans ma mélancolie,
Cet air froid, ce ciel dur, ces horizons glacés,
Où s'effacent des monts l'un sur l'autre entassés;
Ces vieux ifs que l'hiver de ses frimats assiége,
Géans enveloppés dans leurs manteaux de neige;
Et ces légers traîneaux, qu'en mon illusion
Je vois glisser encor comme une vision.
Oh! c'est qu'ils sont puissans sur notre ame attendrie
Ces souvenirs lointains d'enfance et de patrie.

(*Elle tombe dans une profonde rêverie, et en sort tout-à-coup.*)

Mais nous la reverrons bientôt, rassurez-vous.
En attendant, Ebba, demande mes bijoux.
Nos courtisans sont là; pour leur troupe frivole
Le temple va s'ouvrir, il faut parer l'idole.
Venez ici, Steinberg, vous qui m'avez parfois
Par votre dévoûment rappelé mes Suédois.

SCÈNE IV.

Les Précédens, MONALDESCHI, SENTINELLI, CORNEILLE, LA CALPRENÈDE, deux Officiers, le secrétaire GALDEMBLAD, PAULA, *au fond,* deux Femmes a la toilette de la reine.

CHRISTINE.

Venez, messieurs, venez : de vous voir je suis fière;
Votre patrie aussi me fut hospitalière.
Je ne l'oublîrai pas, et je voudrais pouvoir
Vous rendre cet accueil qu'elle crut me devoir.

LA CALPRENÈDE, *avec un léger accent gascon.*

Je viens, poète indigne, et chevalier profane,
Comme jadis Cyrus à la cour de Mandane,
N'osant envisager votre front glorieux,
De peur que trop d'éclat n'éblouisse mes yeux.

CHRISTINE.

Depuis qu'il a perdu sa royale couronne,
L'éclat de notre front n'éblouit plus personne

LA CALPRENÈDE.

Mais ce front, où le ciel imprima la grandeur,
En perdant sa couronne a gardé sa splendeur.

CHRISTINE.

Dites-le, c'est très-bien : mais moi je le dénie.
(*A Corneille.*)
Et vous, que lisez-vous sur mon front?

CORNEILLE.

Du génie.

CHRISTINE.
(*A Monaldeschi.*)

Oh! j'accepte cela. — Voyez donc, cher marquis,

C'est l'ombre d'une cour, c'est Stockholm en croquis.

MONALDESCHI.

Madame, en abdiquant la grandeur souveraine,
De tous les cœurs encor vous demeurez la reine,
Les arts sont accourus sur vos pas protecteurs.

CHRISTINE.

C'est une cour, Ebba, nous avons des flatteurs.
De l'art du courtisan il a fait une étude,
Et vous voyez l'effet d'une vieille habitude.
Vous ne me flattez pas, vous, Steinberg.

STEINBERG.

J'en conviens.

CHRISTINE.

Vous êtes Français, vous; mais ces Italiens,
L'idiome mielleux qui détrempe leurs ames
Semblerait fait exprès pour un peuple de femmes.
D'énergiques accens ont peine à s'y mêler.
Un homme est là, l'on croit qu'en homme il va parler :
Il parle, on se retourne, et, par un brusque échange,
A la place d'un homme, on trouve une louange.
(*A La Calprenède.*)
Que si je comprends bien, monsieur jadis brillait
Parmi les beaux esprits de l'hôtel Rambouillet;
Là s'assemblait la fleur de la littérature :
Bois-Robert, Desmarets, Benserade, Voiture.

LA CALPRENÈDE.

Vous oubliez leur chef, l'immortel Scudéri,
Docteur en doux parler, maître en style fleuri.

CHRISTINE.

Ah! vous le connaissez. Faites-moi donc entendre
Ce que signifiait son royaume de Tendre?

LA CALPRENÈDE.

C'était, sur mon honneur, d'un goût délicieux.
J'en ai le plan, daignez y reposer les yeux.

CHRISTINE.

Voyons.

LA CALPRENÈDE, *déroulant une carte.*

D'abord, le Tendre était une contrée
Des vulgaires amans tout-à-fait ignorée,
Sise sous un ciel pur dans un pays charmant,
Que traverse en entier le fleuve Sentiment.
De ce fleuve suivez la course vagabonde;
A sa source d'abord il baigne de son onde
Le village isolé de Douce-Émotion.
Vous voyez son pendant Tendre-Sensation;
Vous pouvez distinguer sur le même rivage
Les hameaux Petits-Soins, Billets-Doux et Message;
Ces hameaux dépassés, on va vite en un jour :
On pourrait les nommer antichambres d'amour.
En deux routes ici le pays se divise,
L'une mène au castel d'Amoureuse-Entreprise;
L'autre, dont vous pouvez comprendre la longueur,
Suit ce triste chemin que l'on nomme Langueur :
Souvent il aboutit au lac d'Indifférence,
C'est le moins usité, l'autre a la préférence.

CHRISTINE.

Eh bien, revenons-y.

LA CALPRENÈDE.

Non loin de ce château
Vous pouvez distinguer, au penchant d'un coteau,
Parfait-Contentement; la forêt du Mystère
Y verse incessamment son ombre solitaire.
Heureux qui peut en paix, sous l'aile des amours,
Aux regards envieux y dérober ses jours.

Mais, hélas! il n'est point pour une ame mortelle
De jours long-temps sereins, ni de flamme éternelle;
Et souvent de ce lieu, quand le Désir a fui,
On sort par deux chemins, le Caprice ou l'Ennui.
Eh bien! que dites-vous de la carte amoureuse?

CHRISTINE.

L'idée en est, monsieur, on ne peut plus heureuse;
Mais j'y cherche un chemin oublié sans raisons.

LA CALPRENÈDE.

Lequel?

CHRISTINE.

Celui qui mène aux Petites-Maisons.

LA CALPRENÈDE.

Nos héros, qui n'ont plus de têtes si légères,
S'ils sont trahis se font ou bergers ou bergères.
Les Petites-Maisons, vous le voyez donc bien,
Dès qu'il n'est plus de fous, ne serviraient à rien.

CHRISTINE.

C'est juste. Oh! que ne puis-je ici voir réunie
Cette troupe savante école du génie?
Où près de Pavillon, Bois-Robert Desmarets,
Sans doute vous brillez *primus inter pares*.

LA CALPRENÈDE.

Sans prétendre à l'éclat de tant de renommée,
On y tenait, madame, une place estimée.
Mes ouvrages divers, empreints de leurs couleurs,
Peuvent être cités, et lus après les leurs.
De mes romans surtout le public idolâtre
A vraiment dévoré Cassandre et Cléopâtre.
Pardon si je parais en faire quelque cas,
Mais je serais le seul qui ne les loûrais pas.

CHRISTINE.

Quoi! vous êtes l'auteur...? Que Dieu me soit en aide,

Si nous ne possédons monsieur La Calprenède.

LA CALPRENÈDE.

De Votre Majesté mon nom serait connu?

CHRISTINE.

Et dans quel lieu ce nom n'est-il pas parvenu?
Il n'est pas un écho si lointain qu'il n'éveille.
(*A Corneille.*)
Et vous, monsieur, comment vous nommez-vous?

CORNEILLE.

Corneille.

CHRISTINE, *se levant.*
(*A sa suite.*)

Corneille! — Inclinez-vous devant le vieux Romain.
(*Allant à lui.*)
Me ferez-vous l'honneur de me baiser la main?
Et quel guerrier, quel roi, sous son souffle magique,
Ranime maintenant votre muse tragique?
Ils sont bien grands les traits que sa main dessina;
Que faire après *le Cid* et l'*Horace?*

CORNEILLE, *avec modestie.*

Cinna.

CHRISTINE.

Quel est donc ce sujet?

CORNEILLE.

Par un titre plus juste,
Je devrais le nommer *la Clémence d'Auguste.*

CHRISTINE.

Vous allez par ce choix courir plus d'un hasard,
Moi j'ai bien du mépris pour ce premier César;
Il devint généreux quand Rome fut esclave,
Et dans Auguste encor je reconnais Octave.
Mais n'importe, parmi tous vos fragmens divers,
D'un fragment préféré dites-nous quelques vers.

CORNEILLE.

Lasse d'un triple poids, c'est le moment où Rome
Commence à respirer sous le poids d'un seul homme.
Comme de l'univers, de lui-même vainqueur,
Auguste s'interroge et demande à son cœur
S'il doit punir Cinna qui contre lui conspire,
Où s'il doit à Cinna sacrifier l'empire.

CHRISTINE.

Du trône redescendre au rang de citoyen
Est difficile, Auguste y demeure, et fait bien.

CORNEILLE *dit quelques vers du monologue d'Auguste.*

Madame, j'ai fini.

CHRISTINE.

C'est beau.

MONALDESCHI.

C'est admirable!...

CORNEILLE.

Monsieur...

CHRISTINE.

Oh! laissez-le, c'est un mal incurable.
Il croit toujours devoir, en courtisan adroit,
Suer lorsque j'ai chaud, et trembler quand j'ai froid.
(*Regardant sa couronne.*)
Mais qu'aperçois-je donc? je crois, Dieu me pardonne,
Qu'ils ont pour ma toilette apporté ma couronne.

EBBA.

Madame, cette erreur...

CHRISTINE, *la prenant.*

C'est elle, la voilà.
Regardez donc, messieurs, connaissez-vous cela?

CORNEILLE.

A vos regards, madame, ainsi qu'à ceux du sage,

D'or et de diamans ce n'est qu'un assemblage,
Mais en lui des grandeurs l'homme adore le sceau.

CHRISTINE, *la rejetant.*

C'est un hochet royal trouvé dans mon berceau.

MONALDESCHI.

L'objet que sous ce nom votre dédain désigne,
Du plus profond respect n'en reste pas moins digne;
Et devant ce hochet nous nous humilions.

CHRISTINE.

Je le crois bien, marquis, il vaut deux millions.
(*Se levant.*)
Pardon, messieurs, le soin de ma correspondance
M'oblige d'abréger mes heures d'audience.

LA CALPRENÈDE.

Pour votre majesté j'ai pourtant mis au net,
Certain rondeau léger, certain galant sonnet.

CHRISTINE.

Vous m'enverrez les vers dont le tout se compose,
Sur beau papier vélin avec un ruban rose.
(*A Corneille.*)
Si vous restiez ici, j'aurais voulu ce soir
Une seconde fois, monsieur, vous recevoir;
Mais près mon alchimiste il me faudra descendre,
Il m'a de beaucoup d'or déjà fait de la cendre:
Il doit enfin ce soir, quadruplant mon trésor,
De la cendre à son tour me refaire de l'or.
Vous sentez qu'il me faut voir une expérience
Où la nature doit céder à la science.
Mais, loin des importuns dont l'aspect nous gêna,
Venez me voir demain, vous me lirez *Cinna.*
(*A son secrétaire.*)
Galdemblad, je renonce à votre ministère,
Le marquis aujourd'hui sera mon secrétaire;

Conduisez ces messieurs, marquis, et revenez.
(*A Galdemblad.*)
Ah! le courrier du jour.

MONALDESCHI.

Le voici.

CHRISTINE.

Bien, donnez.
Salut.

SCÈNE V.

CHRISTINE, *puis* MONALDESCHI.

CHRISTINE, *ouvrant le portefeuille.*

Rome, Paris, Berlin, Stockholm et Londre,
(*Cherchant la signature.*
Stockholm d'abord.—Terlon.« De tout je puis répondre.
« Notre complot promet des succès assurés,
« On n'attend plus que vous, et quand vous le voudrez,
« Tout éclatera. » — Bien! je suis donc à l'aurore
De mon règne nouveau.
(*Apercevant une autre lettre.*)
Comment, Stockholm encore!
(*Regardant l'adresse.*)
C'est pour Sentinelli, ces armes, ce cachet,
Sont ceux de La Gardie. Eh! mais on me cachait
Qu'avec cet ennemi qu'exila ma vengeance
Sentinelli jamais eût quelque intelligence;
Que peuvent-ils s'écrire? eh bien! on le saura.
Ce courrier sous mes yeux seulement s'ouvrira,
Moi-même je le veux remettre à son adresse.
(*Cachant la lettre adressée à Sentinelli et donnant à Monaldeschi la lettre de Terlon.*)
On vient. C'est vous, lisez, ceci vous intéresse,

Marquis, car je connais votre amitié pour nous.

MONALDESCHI, *après avoir lu.*

Cet espoir qu'il vous donne à mon cœur est bien doux.
Et pourtant qui me dit qu'une fois sur le trône,
Au milieu des honneurs dont l'orgueil l'environne,
Vous daignerez encor...

CHRISTINE.

Marquis, sur notre foi
Reposez-vous.

MONALDESCHI.

Madame, il n'est rien là pour moi.

CHRISTINE.

Non, rien : voyez plutôt, Rome, c'est du Saint-Père.
Lisez et répondez. Dites-lui que j'espère
Qu'il accomplit en paix sa sainte mission,
Et demandez pour moi sa bénédiction.

MONALDESCHI, *écrivant.*

Oui, madame.

CHRISTINE, *continuant d'ouvrir ses lettres.*

De Louis, lisons. Il nous invite
A nous rendre à Paris : nous lui ferons visite.
Mais notre départ presse, et nous empêchera
D'assister au ballet où le roi dansera.
Berlin : c'est de Leibnitz, encor quelque problème;
Nous y réfléchirons et répondrons nous-même.
Londres : John Milton. Ah! c'est ce savant docteur,
Secrétaire-greffier de milord Protecteur.
De mes nouveaux projets déguisant le mystère,
Je voudrais maintenant visiter l'Angleterre.
Me le permettra-t-on? Il faudrait à Cromwell
Envoyer un présent, mais je ne sais lequel.
Ecrivons-lui toujours, je crains sa politique :

C'est trop d'être à la fois et reine et catholique.
Je l'entends m'opposer ou mon culte ou mon rang;
Mais j'ai besoin de lui, son pouvoir est si grand!
Populaire tyran d'un peuple qu'il dit libre,
Il maintient par son poids l'Europe en équilibre,
Et jette aux souverains, immobiles d'effroi,
Comme un défi de mort une tête de roi.
Il sait faire, de Charle essayant la couronne,
Du trône un échafaud, de l'échafaud un trône;
Et pour qu'un même objet puisse servir toujours,
Il change seulement la couleur du velours.

MONALDESCHI, *apportant à Christine la lettre qu'il vient d'écrire.*

Madame, j'ai fini. Je ne sais si le style
Vous conviendra : jugez.

CHRISTINE, *signant sans lire.*

Non, non! c'est inutile.
J'ai dans mon cabinet laissé mon sceau royal.

MONALDESCHI.

Vous l'aurez à l'instant.

CHRISTINE.

Merci, notre féal!

SCÈNE VI.

CHRISTINE, *seule.*

Mon sceau royal! au monde autrefois son empreinte
Inspirait le respect et commandait la crainte.
Je devrais maintenant, pour armes, sur le sceau
Faire empreindre une aiguille en regard d'un fuseau.
Sur le chemin des rois l'oubli couvre ma trace;
Mon nom, comme un vain bruit, s'affaiblit dans l'espace:

Ce n'est plus qu'un écho par l'écho répété,
Et j'assiste vivante à la postérité.
Je crus que plus long-temps (mon erreur fut profonde)
Mon abdication bruirait dans le monde.
Pour le remplir encore un but m'est indiqué,
Je veux reconquérir cet empire abdiqué.
Comme je la donnai je reprends ma couronne,
Et l'on dira que j'eus le caprice du trône.

(*Prenant sa couronne.*)

Eh quoi! ce faible poids a fatigué mon front,
Et d'une autre parure il a subi l'affront.

(*La mettant sur sa tête et se regardant dans une glace.*)

Il m'allait pourtant bien ce brillant diadème!
Je me souviens du jour où le pouvoir suprême
Des mains de la régence entre mes mains passa,
Où devant mon pouvoir tout pouvoir s'effaça;
Et bientôt je verrai, dans sa treizième année,
Décembre ramener cette grande journée.

(*Monaldeschi entre.*)

Peuple, sénat, armée, inclinés devant moi,
Jurent de reconnaître et de suivre ma loi.
Sur un trône d'argent j'accueille leur hommage;
A respecter leurs droits à mon tour je m'engage:
Un cri d'amour répond à ce vœu solennel...

(*Apercevant Monaldeschi.*)

Grand Dieu! Monaldeschi! —

(*Arrachant sa couronne et la posant sur la lettre au Protecteur.*)

De ma part à Cromwell.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SENTINELLI.

ACTE QUATRIÈME.

Un péristyle, deux portes, un perron au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONALDESCHI, *sortant du cabinet de la reine*, *puis* SENTINELLI.

MONALDESCHI.

Tout me sert, et la reine, encor sans défiance,
Prépare pour Cromwell mes lettres de créance.
La France en fugitif devait me voir partir,
C'est en ambassadeur que je vais en sortir.
Elle achève sa lettre et m'a dit de l'attendre...
(*Se retournant.*)
Quelqu'un :—Sentinelli.

SENTINELLI.

Que viens-je donc d'entendre?
On dit ici que près de milord protecteur
Vous daignez accepter le rang d'ambassadeur.

MONALDESCHI.

Que ce titre soit faible ou grand pour mon mérite,
C'est le mien maintenant.

SENTINELLI.

Je vous en félicite;
Mais à Fontainebleau hâtez votre retour.

MONALDESCHI.

Eh! pourquoi?

SENTINELLI.

Savez-vous quelqu'un dans cette cour,
Qui, par son dévoûment ou par sa complaisance,
Puisse faire à la reine oublier votre absence?

MONALDESCHI.

Celui sur qui jadis on me vit l'emporter,
Quand je n'y serai plus, pourra se présenter.

SENTINELLI.

N'importe quel que soit ce serviteur fidèle,
Ce n'est que de bien loin qu'il suivra son modèle.
Saura-t-il comme vous, par un geste élégant,
Ramasser l'éventail ou présenter le gant?
Régler tous les apprêts d'une cérémonie,
Ordonner d'un repas la savante harmonie?
A la reine qui sort amener son coursier,
De sa galante main lui faire un étrier?
Pour moi, j'y reconnais toute mon impuissance.

MONALDESCHI.

Oh! prenez donc de vous meilleure connaissance.
Quand j'obtins ma faveur, je vous vis autrefois
Pour me la disputer faire valoir ces droits.

SENTINELLI.

Oui; mais, nous jugeant mieux que vous-même, la reine
Vous a fait écuyer et m'a fait capitaine.
Chacun dans son emploi prouve son dévoûment,
Le vôtre se consacre à son amusement:
Il doit se borner là. — Moi, ma tâche m'appelle
A des devoirs qui font moins ressortir mon zèle;
Et quand sa voix me pousse à de sanglans débats,
Vous dressez les chevaux sur lesquels je combats.

MONALDESCHI.

S'il le fallait, monsieur, je prouverais, j'espère,
Que jusqu'à d'autres soins s'étend mon ministère.

SENTINELLI.

Tant mieux, marquis, tant mieux! car le jour n'est pas loin
Où de tous ses amis la reine aura besoin.
On pourra distinguer alors dans la carrière
Lequel doit de nous deux demeurer en arrière;
Et l'on saura juger qui de vous ou de moi
Craint le plus pour ses jours et garde mieux sa foi.

MONALDESCHI.

La vôtre aura besoin de ce grand témoignage;
Car sur elle bientôt quelque léger nuage...

SENTINELLI.

Expliquez-vous, monsieur..

MONALDESCHI.

La reine, je le croi,
Lorsqu'il en sera temps s'expliquera pour moi.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CHRISTINE, PAULA, *tenant la lettre pour Cromwell.*

CHRISTINE.

Respectant jusqu'ici ma présence royale,
Vous saviez contenir votre haine rivale;
Et, si je surprenais ses regards menaçans,
Vous me daigniez du moins épargner ses accens.
Messieurs, faudra-t-il donc, pour finir cette guerre,
Envoyer l'un en Suède et l'autre en Angleterre?

SENTINELLI.

A cet exil déjà l'un vient de consentir;
L'autre n'attend qu'un mot pour rester ou partir.

CHRISTINE.

Le marquis d'exilé n'emporte pas le titre :
De puissans intérêts nous le faisons l'arbitre;
Et nous comptons prouver, à l'heure du départ,
Que de notre faveur il a gardé sa part.
Venez ce soir, marquis; ma dernière audience
Vous fera preuve encor de notre confiance.
J'ai permis à Paulo de partir avec vous.

PAULA.

Je suis prêt.

(*Monaldeschi et Paula sortent.*)

SCÈNE III.

CHRISTINE, SENTINELLI.

CHRISTINE.

D'exilé le titre est donc bien doux,
Comte?

SENTINELLI.

Pourquoi?

CHRISTINE.

Dès lors qu'on offre de le prendre,
C'est qu'en sa conscience on a droit d'y prétendre;
Et que d'un jugement calculant le péril,
Ainsi qu'une faveur on recevrait l'exil.

SENTINELLI.

J'ai droit, quelle que soit la faveur qu'on m'impose,
Avant de l'accepter d'en connaître la cause,
Madame; et dans mon cœur je sens trop de fierté
Pour que j'accepte moins que je n'ai mérité.

CHRISTINE.

Nous serons juste alors; mais je ne sais encore
Tout le prix que je dois à des soins que j'ignore.
Ce courrier seulement, en mes mains parvenu,
Me fixerait sur lui, si de son contenu
Vous vouliez bien, monsieur, me faire confidence.

SENTINELLI.

Eh! pourquoi donc la reine, en sa haute prudence,
De mon consentement tiendrait-elle à savoir
Ce que d'apprendre seule elle avait le pouvoir?
Cette lettre par elle avait été surprise :
Il lui fallait l'ouvrir.

CHRISTINE.

Vous m'aviez mal comprise,
Monsieur, si vous pensiez que mes yeux indiscrets
Sous le cachet sacré poursuivaient vos secrets.
Vainement mon regard avec quelques alarmes
Du traître La Gardie a reconnu les armes;
Vainement mon esprit se dit, non sans raison,
Que cette seule lettre est une trahison :
C'était par vous, dussé-je en attendre ma perte,
Que j'avais décidé qu'elle serait ouverte.
Ouvrez-la donc, monsieur, et lisez à loisir,
Puis, en nous la passant, vous nous ferez plaisir.

SENTINELLI.

En effet, elle annonce une étrange nouvelle;
Vous ne vous trompiez pas, madame; on y révèle
Un complot contre vous; — mais votre jugement,
Au nom de son auteur s'est mépris seulement.
Lisez.

CHRISTINE.

Monaldeschi!... — N'est-ce point une ruse
Que, pour perdre un rival...

SENTINELLI.

Lisez ; — lui seul s'accuse :
Au comte La Gardie.

CHRISTINE.

« Monsieur le comte,

« D'impérieux motifs me forcent à quitter le service de la reine Christine, et à me retirer en Suède sous la protection du roi Charles-Gustave ; j'ai pensé que le meilleur moyen de me l'assurer était de lui révéler le complot qu'elle trame contre lui ; veuillez mettre sous ses yeux les lettres ci-jointes ; ce sont des copies de celles qu'elle a écrites aux différens princes qui doivent la seconder dans ce projet. — Si je connaissais un homme qui eût plus à se plaindre d'elle que vous, c'est à lui que me serais adressé.

« Comme un courrier peut être indiscret ou une lettre décachetée, je crois que le moyen le plus sûr est d'écrire à Christine pour accuser de la révélation que je vous fais, notre ennemi commun, le comte Sentinelli. — Au premier mot que m'en dira la reine, je saurai qu'il est temps de me retirer sous la protection de notre auguste maître, le roi Charles-Gustave.

« Le marquis Jean de Monaldeschi. »

Fontainebleau, 5 octobre 1657.

— Et c'est mon ennemi
Qui me livre un complot tramé par mon ami !
Celui que j'exilai me sauve !... — Ce mystère,
Il avait intérêt pourtant à me le taire :
Charles-Gustave auprès de lui l'avait placé.

SENTINELLI.

Mais Gustave se meurt, madame, il s'est blessé,
En tombant de cheval. — Cette lettre l'annonce,

A celle du marquis c'est je crois la réponse :
Elle m'est adressée.

(*Lisant.*)

« Je vous envoie, monsieur le comte, la preuve d'un horrible complot ourdi contre notre reine et contre vous, qui êtes un de ses plus fidèles serviteurs. Je ne réclame de vous pour seule récompense que de lui faire connaître que c'est à moi qu'elle doit cette révélation; peut-être y puisera-t-elle la conviction de l'éternel regret que j'ai d'avoir encouru sa disgrace. — Quant au moment, elle n'en pouvait choisir un plus favorable. Le roi s'est cassé la jambe en tombant de cheval, et les médecins désespèrent de sa vie.

« Le comte MAGNUS de LA GARDIE. »

20 octobre, 1657.

CHRISTINE.

Ah! je comprends enfin :
Magnus du roi qu'il sert voit approcher la fin,
Mais en bon courtisan soutenant l'aventure,
Il est déjà fidèle à sa reine future.
Le soleil de Gustave atteint son horizon,
Du soleil de Christine il espère un rayon.
Favori par état, flatteur par habitude,
Il ne peut respirer qu'un air de servitude.
Quant à Monaldeschi, renfermant le secret
De son crime, je veux qu'il dicte son arrêt;
A cet arrêt suprême, il lui faudra souscrire,
Nous n'exécuterons que ce qu'il va prescrire.

(*Montrant à Sentinelli son cabinet.*)

De cet appartement suivez notre entretien,
N'en perdez pas un mot et n'en oubliez rien.
Sa bouche n'aura pas rendu de sons frivoles,

Et le vent n'aura pas emporté ses paroles.
(*Sentinelli entre dans le cabinet.*)
Holà! quelqu'un.
(*Un valet paraît.*)
Allez leur dire qu'à l'instant,
Tous trois dans ce salon la reine les attend.

LE VALET.

Mais qui?

CHRISTINE.

C'est juste; étrange effet de la pensée,
Qui d'arriver au but est toujours trop pressée,
Et par quelque vain mot veut au premier venu
Faire comprendre un sens d'elle seule connu!
Qui? ma dame d'honneur; mon premier gentilhomme;
Puis cet italien qui prend le titre d'homme,
Que j'ai fait tour-à-tour marquis, grand-écuyer,
(*Le valet sort.*)
Et qui de mes bienfaits m'a si bien su payer!
Quelqu'un encor.
(*Un autre valet entre.*)
— Gulrick, courez à l'abbaye,
Et songez qu'à l'instant je veux être obéie.
Demandez à parler à son supérieur,
C'est le père Lebel, le révérend prieur
Des Trinitaires.

GULRICK.

Oui.

CHRISTINE.

Dites-lui qu'on l'invite
A se rendre au palais, à s'y rendre au plus vite.
On voudrait confier un secret à sa foi.
Qu'il soit en arrivant introduit près de moi.
Allez! —
(*Gulrick sort.*)

Sentinelli, vous pouvez tout entendre,
N'est-ce pas?

SENTINELLI.

Oui, madame!

CHRISTINE.

Ils se font bien attendre!
Faut-il donc tant de temps, bon Dieu, pour prévenir
Trois personnes? — Enfin je les entends venir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, EBBA, *puis* STEINBERG, MONALDESCHI *et* PAULA.

CHRISTINE, *à Ebba.*

Te voilà seule, Ebba?

EBBA.

Seule.

CHRISTINE.

Tant mieux, écoute :
Sur certain serviteur j'ai conçu quelque doute;
En vous accusant tous, je veux sonder sa foi;
De ce que je dirai, ne prends donc rien pour toi.

EBBA.

Sur un doute, un instant, — Dieu vous garde, madame,
A d'injustes soupçons d'abandonner votre ame!
Les bienfaits dont nous a comblés votre bonté
Doivent vous garantir notre fidélité.

MONALDESCHI, *entrant avec Steinberg et Paula.*

Notre fidélité!... sans doute que la reine
Ne la soupçonne pas?...

CHRISTINE.

Non, mais je suis en peine

De comprendre comment des pensers, des secrets,
Que je n'ai confiés qu'à des amis discrets,
Qui devaient en sentir le poids et l'importance,
D'un vol aussi léger franchissant la distance,
Peuvent, d'un bout du monde à l'autre parvenus,
Dans leurs moindres détails être si tôt connus.

MONALDESCHI, *regardant Paula.*

Ah!...

CHRISTINE.

D'une trahison que pourtant je soupçonne,
J'ignore encor l'auteur et n'accuse personne.

MONALDESCHI, *à Paula.*

La Gardie a parlé.

CHRISTINE, *continuant.*

Mais il m'est bien permis
De croire qu'elle part de l'un de mes amis.
Vous êtes mes amis.

STEINBERG, *montrant Ebba.*

Vous n'avez pu, je pense,
De ma femme un instant soupçonner l'innocence;
Pour moi, ce crime affreux me fût-il imputé,
Je me crois trop connu de votre majesté....

MONALDESCHI.

Avec cet accent vrai l'innocence s'exprime.
Non, l'on ne vous croit pas capable d'un tel crime;
Et peut-être pourrais-je, en ce doute pressant,
Guider la reine... — mais accuser un absent...

CHRISTINE.

Un absent, dites-vous? marquis, c'est un prodige,
Comme le dévoûment à coup sûr nous dirige!
Sur le coupable aussi j'ai bien quelque soupçon,
Sentinelli...

MONALDESCHI, *vivement.*

C'est vous qui prononcez son nom,
Madame ; entre nous seuls il faut chercher le traître ;
Je m'en remets au temps de le faire connaître ;
Mais une fois connu, que votre majesté,
Loin d'elle repoussant tout conseil de bonté,
Ne pardonne jamais cette sanglante injure,
C'est ce dont à ses pieds ici je la conjure.

CHRISTINE.

Que vous partagez bien l'outrage qu'on me fait,
Marquis! — Qu'a mérité l'auteur d'un tel forfait?

MONALDESCHI, *hésitant.*

Il mérite...

CHRISTINE.

Parlez plus haut.

MONALDESCHI.

Le misérable,
De haute trahison envers son roi coupable,
Quoiqu'un jeu du hasard ait trompé son effort,
Sans pitié ni pardon a mérité la mort.

CHRISTINE.

La mort!... Mais en ces lieux votre reine outragée,
Sans juge et sans bourreau peut-elle être vengée?
Et, servant mon pouvoir en vain évanoui,
Si je le condamnais, le frapperiez-vous?...

MONALDESCHI.

Oui.
Si par Sentinelli la mort est méritée,
J'offre d'exécuter la sentence portée.
Si je suis criminel, par un juste retour,
Pour juge et pour bourreau je l'accepte à mon tour.

CHRISTINE.

Eh bien!... puisque vous-même avez porté la peine,

Je vous engage ici ma parole de reine
Que le coupable, atteint de haute trahison,
Doit n'attendre de moi ni pitié ni pardon. —
Laissez-moi.

PAULA.

Partons-nous?

MONALDESCHI.

Oui; mais pars la première.
Prends un cheval, et va m'attendre à la clairière.
Je vais seller le mien moi-même, et je reviens
Prendre quelques papiers, de l'or. — Tu te souviens?
A la clairière, au bout du parc.

(*Sentinelli paraît.*)

CHRISTINE.

— Je vous le livre!...
Que dans une heure au plus il ait cessé de vivre...

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

SENTINELLI, CLAUTER, LANDINI.

SENTINELLI, *appelant les deux soldats qui montent la garde à la porte.*

Or çà, venez ici, mes braves. A défaut
D'exécuteur légal et d'un bon échafaud,
Pour seconder la mienne on cherche deux épées,
Dont les lames d'acier habilement trempées,
S'adaptent au besoin à deux bras vigoureux:
(*Frappant sur le fourreau de leurs épées.*)
Pour les rencontrer là serai-je assez heureux?
Voyons, répondez-moi...

CLAUTER.

C'est selon, capitaine;
Dans quelle intention?

SENTINELLI.

Voici le fait : — la reine
A cru parmi ses gens découvrir aujourd'hui
Un traître... et sans procès veut finir avec lui.
C'est moi qu'elle a chargé de terminer la chose.

LANDINI.

C'est un assassinat alors... qu'on nous propose.

CLAUTER.

Diable! un assassinat!...

SENTINELLI.

Oh! non, certainement:
Nous exécuterons l'arrêt d'un jugement.
Vous comprenez?

LANDINI.

Si bien, que vous pouvez à d'autres
Vous adresser; pour moi, je ne suis pas des vôtres.

CLAUTER.

Ni moi...

SENTINELLI.

Votre courage est donc évanoui?

CLAUTER.

Non, mais nous refusons.

SENTINELLI.

Ah! vous refusez?

LANDINI.

Oui.

SENTINELLI.

Comment! vous, Landini, si fameux duelliste!
Mais ce n'est qu'un de plus à joindre à votre liste.

LANDINI.

Oh !... Ce n'est point ici, maître, le même cas.

SENTINELLI.

Non. Vous tuez gratis, et j'offre cent ducats.

LANDINI.

L'or que le meurtrier reçoit pour son salaire
Porte souvent malheur, ou ne profite guère.

SENTINELLI.

A tort j'ai donc compté sur votre dévoûment :
Voyons, réfléchissez...

CLAUTER.

Non, bien décidément,
Nous ne pouvons...

SENTINELLI.

Allez me chercher Maudeville.

CLAUTER.

Maudeville !

LANDINI.

Comment ?

SENTINELLI.

Il sera plus docile.
En scrupules sans doute il n'est pas si fécond,
Et se chargera bien de trouver un second.

LANDINI, *à Clauter.*

Dis donc : s'il doit périr, nous pouvons, je le pense,
Tout aussi bien que lui gagner la récompense.

CLAUTER.

Sans doute... Quant à moi, je ne souffrirai pas
Qu'à notre détriment il touche cent ducats...

LANDINI.

Voyons ! doit-il périr ?...

SENTINELLI.

Sa mort est décidée.

LANDINI.

Rien ne peut le sauver?...

SENTINELLI.

Rien.

CLAUTER.

Nous changeons d'idée.

SENTINELLI.

Vous acceptez?

TOUS DEUX.

Oui.

SENTINELLI.

Bien.

CLAUTER, *à Landini.*

A propos, compagnon :
Nous avons oublié de demander son nom.

LANDINI.

Ah! oui, son nom?

SENTINELLI.

Son nom!...—Monaldeschi.

LANDINI.

Cet homme,
J'en ai peur, capitaine, a des amis à Rome...

SENTINELLI.

Vous aurez cent ducats et vous serez absous.

LANDINI.

Un ducat vaut, je crois, quatre livres dix sous :
Cent ducats feront donc quatre cents...

CLAUTER.

Eh! qu'importe!
Tout ce que je sais, moi, c'est que la somme est forte;
Laisse là tes calculs; lorsque nous la tiendrons,
Bien plus facilement nous la calculerons.
Ah çà! sur votre honneur, vous répondez des suites?

SENTINELLI.

J'en réponds.

CLAUTER.

On n'a pas à craindre de poursuites?

SENTINELLI.

Aucune, et cent ducats...

CLAUTER.

Sur nous on peut compter.

SENTINELLI.

Je me chargerai seul du soin de l'arrêter.
Tenez-vous là, messieurs!

(Il les place de chaque côté de la porte.)

(Tirant son épée et la faisant plier.)

Allons, ma bonne épée,
Prouvons-lui que ta lame à Tolède est trempée.
Grace à toi, j'ai souvent écarté le trépas :
Qu'aujourd'hui ton acier ne me trahisse pas!...

(Il entre chez Monaldeschi.)

SCÈNE VI.

CLAUTER *et* LANDINI, *de chaque côté de la porte;* LE PÈRE LEBEL *et* GULRICK *se présentent à la porte.*

CLAUTER.

On n'entre pas.

GULRICK.

Messieurs, j'ai des ordres contraires
Pour lui seul.

LANDINI.

Alors, soit.

LE PÈRE LEBEL, *entrant chez la reine.*

Dieu vous garde, mes frères!

LANDINI, *montrant le père Lebel.*

Il en est.

CLAUTER.

Landini, tu ne te doutais pas
Que du ciel aujourd'hui nous tombaient cent ducats.

LANDINI, *regardant si Monaldeschi est arrêté.*

Cent ducats! — Il n'est pas encor sûr qu'on les tienne.

CLAUTER.

Dis donc,... veux-tu jouer ta part contre la mienne?
Si je perds, tous mes droits par moi te sont cédés.

LANDINI.

Je veux bien. Mais à quoi joûrons-nous?

CLAUTER.

J'ai mes dés.
En un seul coup; veux-tu?

LANDINI.

Diable! un seul, c'est bien preste!
L'argent à nous venir n'est pas toujours si leste,
Que l'on puisse risquer cent ducats d'un seul coup.
En trois coups, si tu veux.

CLAUTER.

Un seul — ou pas du tout;
Nous n'aurions pas le temps, d'ailleurs.

LANDINI.

Hé bien, commence:
En un seul, soit, j'accepte.

(*Clauter tenant les dés, Landini l'arrête.*)

Écoute donc: — silence! —
Je me suis trompé.

CLAUTER.

Cinq. — Au diable soit le jeu!
Je te donne le quart et retire l'enjeu.

LANDINI.

Non pas, non pas!...

CLAUTER.

(*Landini amène quatre.*)

Hé bien, dépêche-toi donc.—Quatre!

LANDINI.

Un instant, un instant.

CLAUTER.

Ne vas-tu pas débattre?

Un, deux, trois, quatre.

LANDINI.

Non.—Ces dés sont donc maudits!

Cent fois j'aurais gagné; regarde plutôt. — Dix.

CLAUTER.

Oui, mais il est trop tard, ta perte est avérée;
Une dette de jeu, tu le sais, est sacrée.

LANDINI.

Ne parle pas si haut.—Tu ne tiens pas ton or,
Et j'ai perdu le prix d'un sang bien chaud encor.

CLAUTER.

Quant au remboursement, tu sais qu'il me regarde...
Mais on vient. — Du silence, et tenons-nous en garde.
C'est cent ducats, mon cher, que tu me dois.

LANDINI, *d'une voix sombre.*

Eh bien!

Que maudit soit le jeu! — Je le tûrai pour rien.
Mais, par le ciel, Clauter, c'est une chose infame
Que de frapper pour rien le coup qui perd notre ame!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *de chaque côté de la porte;* SENTINELLI, *sortant de l'appartement de Monaldeschi.*

SENTINELLI.

Nous avons en délais consumé trop de temps,
Et le traître est sorti depuis quelques instans.
(*Avec fureur.*)
Oh! s'il ne revient pas, comment me vengerai-je?
Malheur! Mais non; lui-même a préparé le piége.
Afin de s'échapper au moindre événement,
Tout est là, tout est prêt dans son appartement.
Il faudra qu'il y rentre; — et pour rentrer, sans doute
Il passe par ici. — Je serai sur sa route!...
Mes affronts sont restés trop long-temps impunis.
Mort et damnation sur toi!...

LE PÈRE LEBEL, *sortant de chez la reine.*

Je vous bénis,
Mon fils.

SENTINELLI, *le regardant s'éloigner.*

Tu me bénis, vieillard, avant qu'il meure;
Mais me béniras-tu de même dans une heure?
(*Allant pour le rejoindre.*)
J'ai des doutes secrets, je veux le consulter.
(*Revenant sur ses pas*)
Mais si tu me blâmais! — j'aime encor mieux douter.
Et pourtant, j'entends là, comme une voix de l'ame
Qui redit sourdement: — L'assassin est infame!...
Si je le rappelais! — mais suis-je un assassin?
N'est-ce pas lui plutôt... — n'eut-il pas le dessein
De rejeter sur moi le soupçon qui l'accable?...

Il savait que la mort réservée au coupable
En passant près de lui frapperait l'innocent;
A-t-il craint de s'offrir pour répandre mon sang?
Non. — Il en avait soif; — il se chargeait lui-même
Du soin d'exécuter la sentence suprême.
Sans remords de son crime il m'aurait fait punir;
Et j'aurais des remords!...

(*Regardant à la fenêtre.*)

Qu'il tarde à revenir!...
D'ailleurs, en le frappant ma main est innocente,
Elle cède au pouvoir d'une main plus puissante.

(*Montrant les soldats.*)

Et ce n'est pas, comme eux, pour quelques pièces d'or
Que je vais le frapper...

(*Regardant de nouveau à la fenêtre.*)

Il ne vient pas encor!...
Mais pourquoi chercherais-je à mentir à moi-même?
Est-ce bien pour venger les droits du diadème
Que ma main aujourd'hui consent à le frapper.
Non, c'est pour qu'aux bourreaux il ne puisse échapper,
C'est afin d'égaler sa peine à mon offense,
De lui rendre en un jour mes cinq ans de souffrance,
D'opposer au mépris dont l'orgueil m'accabla

(*Regardant.*)

La lame d'un poignard... — Le voilà! — Le voilà!...
Mais est-ce lui? Non; si, si : mon regard se trouble.
C'est bien lui, son cheval de vitesse redouble,
Je le vois accourir d'écume blanchissant;
Il se cabre; d'avance a-t-il flairé le sang!...
Mais sous ton éperon plus rapide il s'emporte,
De ce château fatal tu dépasses la porte,
Et tu n'aperçois pas au terme du chemin
Un spectre qui t'attend un poignard à la main!

(*Regardant.*)
Eh! mais — que fait-il donc? Il hésite, — il s'arrête;
M'aurait-il aperçu? — Non, sans doute il s'apprête...
Il va, — c'est cela, — bien; tu fais ce que je veux :
Descends de ton cheval, flatte son cou nerveux!
Ses pieds t'ont ramené d'une course rapide;
Aux mains d'un écuyer abandonne sa bride,
Et dis-lui qu'aujourd'hui pour la dernière fois
De son maître insolent il a senti le poids!
Son maître,—un pas encore!..en ma puissance il tombe...
(*Se penchant à la fenêtre.*)
Il va toucher le seuil, —bien! — un pied dans la tombe,
(*Se rejetant sur le théâtre.*)
Deux!... Ah! — Mon cœur bondit avec rapidité,
Lorsque le sien peut-être est à peine agité! —
Il monte, — imprévoyant du sort qui va l'attendre,
Ces degrés, que vivant il ne doit plus descendre;
Et, si près de la mort, son cœur ne ressent pas
Quelque vague terreur...
(*Écoutant.*)
Dieu! le bruit de ses pas!
Il court donc de lui-même au but que nul n'évite!
Je l'entends, je le vois. — Il est venu bien vite!

SCÈNE VIII.

SENTINELLI, MONALDESCHI, LES DEUX GARDES.

MONALDESCHI, *entrant.*
Sentinelli.

SENTINELLI, *allant à lui.*
C'est vous enfin! — Tant de lenteur
M'étonnait de la part de mon accusateur :

Car, dans son zèle ardent, sans retard, je dus croire
Qu'il allait procéder à l'interrogatoire.

MONALDESCHI, *à part.*

Sentinelli tout seul, — gardé par deux soldats.
Serait-il arrêté ?

SENTINELLI.

Vous ne répondez pas,
Marquis ?

MONALDESCHI.

Que voulez-vous que je réponde, comte ?
Que je ne savais pas qu'une rigueur si prompte
Devait... Mais ces soldats...

SENTINELLI.

Je ne puis le nier,
Ces soldats en ces lieux gardent un prisonnier.

MONALDESCHI.

J'avais deviné juste.

SENTINELLI.

On vous a fait connaître
Que la reine cherchait à découvrir un traître.
Ses vœux, vous le savez, viennent d'être exaucés ; —
Un homme est arrêté.

MONALDESCHI.

Oui, marquis, je le sais.

SENTINELLI.

Je viens en ce moment d'apprendre de la reine
Qu'elle vous consulta sur le choix de la peine,
Et qu'à votre indulgence imposant un effort,
Vous seul avez voté pour la mort.

MONALDESCHI.

Pour la mort.

SENTINELLI.

Elle m'a dit aussi que votre amour pour elle

En cette occasion portait si loin le zèle,
Que, dès que du complot l'on connaîtrait l'auteur,
Vous vous étiez chargé d'être l'exécuteur.

MONALDESCHI.

Je l'ai fait.

SENTINELLI.

Maintenant alors que le coupable
Doit, repoussant en vain le soupçon qui l'accable,
Avant la fin du jour subir son châtiment,
Vous conservez encor le même sentiment?

MONALDESCHI.

Je n'en ai point changé.

SENTINELLI.

Mais cet arrêt suprême,
Quel que soit l'accusé, resterait-il le même?

MONALDESCHI.

Oui, monsieur.

SENTINELLI.

Cependant si dans cet ennemi
Votre cœur étonné trouvait un vieil ami;
Que l'un de ces complots dont les cours font étude
Eût éloigné de vous, plus que l'ingratitude;
Pourrait-il espérer qu'un ancien souvenir
Arrêterait le fer levé pour le punir?

MONALDESCHI.

Non.

SENTINELLI.

Mais, dans son espoir, s'il essayait lui-même
De fléchir la rigueur de cet arrêt suprême;
Si, dans votre ame émue éveillant la pitié
Il rappelait ces jours d'une ancienne amitié;

D'après son propre cœur, si comprenant le vôtre,
Il rappelait ces temps où, vivant l'un par l'autre,
Vous trouviez le bonheur dans le bonheur d'autrui;
Si, te tendant la main, il te disait : *C'est lui?*

MONALDESCHI.

Je la repousserais.

SENTINELLI.

A son heure dernière
S'il employait l'accent de la sainte prière;
S'il te disait : Ami, — tu ne frapperas pas
L'homme auquel tant de fois se sont ouverts tes bras,
L'homme que tu voyais, avant nos jours de haine,
Heureux de ton bonheur, et triste de tes peines,
Qui, d'un songe d'espoir prompt à te soutenir,
A te sourire encor contraignait l'avenir....
S'il opposait soudain, aux jours d'adolescence,
Les jours plus éloignés et plus purs de l'enfance
Qui s'envolaient exempts d'amertume et de fiel,
Sur une même terre et sous un même ciel;
S'il jetait au-devant de ta haine fatale
Ces souvenirs puissans de la terre natale,
Où chaque jour se lève et plus pur et plus beau,
Où le sol qui le couvre est léger au tombeau?
S'il te prouvait qu'il peut par une adroite fuite
Des bourreaux, sans te perdre, éviter la poursuite,
Et dans un coin du monde, ignoré pour toujours,
Aller mourir au lieu qui vit ses premiers jours?
S'il offrait à ton cœur, dans sa douleur amère,
Son rêve de vieillesse et les pleurs de sa mère;
Cédant à la pitié lorsque tu le verrais
Tomber à tes genoux?...

(*Il se jette aux pieds de Monaldeschi.*)

MONALDESCHI, *portant la main à son poignard.*

Je l'y poignarderais.

SENTINELLI, *se relevant.*

Au nom de notre reine indignement trompée,
Jean de Monaldeschi, rendez-moi votre épée!

(*Les deux gardes arrêtent Monaldeschi.*)

A cet homme, accusé de haute trahison
Je veux bien accorder sa chambre pour prison.
Veillez sur lui, tandis que son trépas s'apprête,
Allez, chacun de vous m'en répond sur sa tête.

(*Les deux gardes entraînent Monaldeschi d'un côté, et Sentinelli sort de l'autre.—Paula paraît au fond.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

ACTE CINQUIÈME.

La chambre de Monaldeschi. — Une grande porte latérale qui donne dans la galerie aux Cerfs. — Une porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONALDESCHI, *appuyé sur une table, la tête dans ses deux mains, se relevant tout-à-coup.*

Je me trompais encor ; — non, non ; l'on ne vient pas,
Et de mes deux gardiens je n'entends que les pas.
(*Allant à la porte et écoutant.*)
Ils parlent à voix basse, et je les entends rire,
Ils partagent de l'or... Cet or, que veut-il dire?
De l'or à des soldats !... J'ai de l'or aussi, moi...
Par son attrait puissant si je tentais leur foi !...
Oui, mais s'ils refusaient, et par eux repoussée
Si je voyais soudain mon offre dénoncée !...
Ils diraient que j'ai peur ; et toujours l'innocent
Doit, même lorsqu'il craint, cacher ce qu'il ressent.
(*Souriant.*)
Par sa sérénité je veux que mon visage
De l'innocence aussi porte le témoignage !
Je sais le composer.
(*Avec l'expression de la plus grande terreur.*)
— Grand Dieu ! Qu'ai-je entendu ?

(*Écoutant.*)

La reine veut sa mort; le marquis est perdu!...
Perdu!... ma mort!... Oh ciel! où fuir?... cette fenêtre...
Le sol est à vingt pieds... Je me tûrai peut-être...
Mais c'est la seule issue ouverte à mon départ,
Je suis de ces côtés gardé de toute part:
Cette cour isolée est toujours solitaire;
Je suis sauvé dès lors que je touche la terre!
Mais je dois craindre tout d'un pouvoir odieux.

(*Allant à la fenêtre.*)

Eh bien! en m'élançant je fermerai les yeux.

(*Il ouvre la fenêtre.*)

Quelle que soit ma mort puisqu'elle est décidée...
Ah! malédiction! — la fenêtre est gardée.
Oh! que faire, mon Dieu!... mon Dieu! secourez-moi.
Je sens à chaque instant redoubler mon effroi...
Mon Dieu! que devenir? Si mes vœux, mes prières
Écartent de mon sein leurs armes meurtrières,

(*Tombant à genoux.*)

Mon Dieu, je fais ici le serment solennel
De vouer tous mes biens au culte de l'autel,
De passer désormais toute mon existence
Dans le recueillement et dans la pénitence!...

(*Se relevant.*)

Du moins, si, maîtrisant mon esprit agité,
J'y pouvais ramener quelque tranquillité!
Peut-être parviendrais-je à trouver une issue
Par laquelle, à leurs yeux, ma fuite inaperçue...

(*Allant à la porte de la galerie aux Cerfs.*)

Celle-ci!... — fermée... Oh! je ne le pourrai pas,
Et j'entends une voix qui me dit: Tu mourras!
C'est la voix du tombeau... constante et douloureuse!
Qu'au cœur du condamné cette voix est affreuse!

Et quand au moindre bruit, moi, je me sens frémir,
Il est des condamnés que l'on a vu dormir...
Dormir! je vois déjà tout ce peuple barbare,
Avide du spectacle affreux qu'on lui prépare,
Qui vient, de ses apprêts accusant la lenteur,
Au front de la victime épier la pâleur;
Spectateur coutumier de ces hideuses fêtes,
Jeter son cri de joie à la chute des têtes,
Et, toujours ramené par son attrait puissant,
Chercher sous l'échafaud la volupté du sang!

(*Retombant dans son fauteuil.*)

Mais, non; — rassurons-nous, car celle qui m'accuse
Comprend trop qu'à ma mort il faudrait une excuse;
Que Charle apprendrait tout!... — Mais un prudent [regard
Où manque l'échafaud voit luire le poignard...
Je puis dans cette chambre obscure et retirée
Mourir, et que de tous ma mort soit ignorée.
La nuit, seul en ce lieu, sans défense surpris,
Oh! qui me secourrait, qui viendrait à mes cris?

(*Il détache de la muraille une cotte de mailles, et la revêt sous son pourpoint.*)

Ma mort serait alors plus cruelle est plus sûre...
Je me souviens du mal que fait une blessure!
Dans un duel, un jour, un spadassin adroit
Me frappa de son fer... Son fer entra si froid!...
Et je serais promis à ce supplice horrible!
Je sentirais vingt fois... — Oh! non, c'est impossible!
Non... Christine ne peut me garder ce trépas;
D'ailleurs je l'ai prévu:

(*Prenant son stylet et frappant sur sa cotte de mailles.*)

Bien, ils n'entreront pas...
Puissé-je retarder ainsi l'heure fatale! —
Me voilà plus tranquille.

(*Regardant dans une glace.*)

Oh, Dieu! que je suis pâle!...
C'est qu'il fait froid aussi. — Prompt à se consumer,
Ce feu qui s'est éteint ne peut se rallumer.

(*Allant à la fenêtre.*)

Le jour est ténébreux, et son soleil d'automne,
Épanche sans chaleur sa clarté monotone.
Ce sol que le printemps vit naguère si beau,
Semble comme un mourant s'approcher du tombeau.
La terre comme nous a son heure mortelle;
Et son linceul de neige est froid aussi pour elle.

(*Paula entre sans que Monaldeschi la voie.*)

Italie!... Italie, en tes heureux climats
Toujours le ciel est pur et le sol sans frimas.
Oh! pourquoi dans l'espoir d'un brillant esclavage,
Beau fleuve de l'Arno, quittai-je ton rivage?
Champs paternels, villa qu'habitaient mes aïeux,
Je vous revois encor quand je ferme les yeux;
Tout est là; chaque objet me rend sa douce image!
C'est un arbre, une fleur, un buisson, un feuillage.
Sous mes lambris dorés, oui, je vous regrettais!...

(*Apercevant Paula.*)

Dieu!... — que faisiez-vous là?

SCÈNE II.

MONALDESCHI, PAULA.

PAULA.

Moi? rien; — je t'écoutais.

MONALDESCHI.

Oh! pardonne, Paula, je t'avais oubliée,
Pourrais-tu me sauver? A mon destin liée,

Oui, je vois que l'espoir va me venir de toi.
J'avais tout oublié.

PAULA.

Je me rappelais, moi!...
Tu parlais de l'Arno, de sa rive si belle,
Et dans tes souvenirs, ta mémoire rebelle
Ne se rappelait pas le jour où tu me dis :
Je t'aime, ma Paula! sois mienne, et je prédis
A ma jeune maîtresse, et bientôt mon épouse,
Un amour qui rendrait une reine jalouse; —
Et puis tu le juras par la terre et les cieux :
Moi je ne jurai rien, mais tu compris mes yeux.
Plus tard,—c'était la nuit,—c'était sous un ciel sombre :
A mon tour je jurai te suivre comme une ombre;
Qu'à l'heure de la mort tu me trouverais là :
Lequel a mieux tenu son serment? — me voilà.

MONALDESCHI.

Quoi! Paula... Sans espoir faudra-t-il que je meure?...
Qu'ai-je à vivre du moins?

PAULA.

Nous avons un quart d'heure.

MONALDESCHI.

Un quart d'heure, ô mon Dieu!

PAULA.

Voyons, reviens à toi;
Du courage, marquis.

MONALDESCHI.

J'en aurais aussi, moi,
Du courage, au milieu d'un combat; quand la poudre,
Quand la voix des canons grondant comme la foudre,
Le bruit du fer heurté, celui des instrumens
De guerre, des blessés, et des hennissemens,
Au milieu des dangers vous pousse et vous enflamme,

Et d'un besoin de mort vous vient enivrer l'ame!...
J'en aurais du courage, à la fin de mes jours,
Si Dieu dans sa clémence eût prolongé leur cours;
Si ma tête blanchie, en arrière tournée,
Avait soixante fois déjà vu fuir l'année;
Si je sentais de moi s'éloigner sans retour
Chacun de ces plaisirs qui nous quitte à son tour.
La mort nous trouble moins par degrés rapprochée,
Et l'ame est doucement par sa main détachée;
Mais sentir dans son sein que le fer veut ouvrir
Une ame ardente à vivre, — et puis falloir mourir!

PAULA.

Sans doute cette mort, notre ame la repousse,
Mais notre mort à nous ne peut-elle être douce?
Que souvent tu m'as dit, autrefois, je le sais,
Quand à l'entour de nous les deux bras enlacés,
Isolés sur la terre, en notre amour profonde,
De ce monde oubliés, nous oubliions ce monde;
Que souvent tu m'as dit d'un doux transport saisi :
Que je serais heureux si j'expirais ainsi!
Si je pouvais mourir alors que je la touche,
D'un poison lentement épuisé sur ta bouche,
Et passer dans tes bras, et les yeux sur tes yeux,
Du sommeil à la mort, et de la terre aux cieux!...
Pendant ces courts instans, délire qui dévore!
Je ne disais rien, moi! mais je suis prête encore;
Cinq ans se sont passés, j'ai toute ma raison;
Je suis prête, te dis-je, — et voici du poison.

MONALDESCHI.

Du poison!... Et sais-tu quelle affreuse souffrance
Peut causer le poison?... Non; j'ai quelque espérance,
Elle voudra me voir avant de me frapper;
Eh bien! si d'ici là je ne puis m'échapper,

Il me reste l'espoir que dans cette entrevue,
Je toucherai son cœur... Mourir sans l'avoir vue
Serait au désespoir trop tôt s'abandonner :
Elle est femme; elle m'aime, elle peut pardonner.
Non, non; plus tard, plus tard!... A mon heure dernière,
Quand le prêtre sera là, — faisant sa prière, —
Quand le monde pour moi n'aura plus de secours,
Alors à ce poison, crois-moi, j'aurai recours.
Donne-le-moi... Paula.

PAULA.

Quoi?...

MONALDESCHI.

Mon esprit se trouble.

PAULA.

Le poison est caché dans cette bague double;
Quand l'un de ces anneaux sera tari par toi,
Que je reçoive l'autre, et c'est tout; — attends-moi.

MONALDESCHI.

Ah, Paula!

PAULA.

Maintenant rappelle ton courage;
Moi qui suis près de toi la plus jeune par l'âge,
Mais dont le cœur long-temps à tous les maux offert,
Est plus vieux que le tien pour avoir plus souffert,
Je veux te consoler et calmer ta souffrance
En te parlant de mort, de ciel et d'espérance.
Notre vie ici bas, ami, n'est qu'un chemin;
La joie ou la douleur nous y prend par la main,
Et nous conduit au bout, où nous attend la tombe;
Notre corps fatigué de tout son poids y tombe;
Mais l'ame toujours jeune à sa source revient,
Et de l'éternité tout-à-coup se souvient!...

A moins qu'un crime affreux de son poids ne l'entraîne,
Et dans la tombe avec notre corps ne l'enchaîne! —
Mais de ton crime, à toi, ne sois pas alarmé,
Tu trahis, il est vrai, qui t'avait tant aimé;
Tu déchiras le cœur qui, dans son innocence,
Faible et tendre, s'était remis en ta puissance.
Ami,... que tout s'efface et s'oublie entre nous,
Hors les jours de bonheur et de joie!... — A genoux,
En vertu du pouvoir que le malheur me donne,
Au nom du Dieu vivant, au mien, je te pardonne!
C'est un instant... Que Dieu veuille te secourir...
Plus calme maintenant, lève-toi pour mourir, —
Car on vient.

MONALDESCHI.

Oh! déjà! déjà cesser de vivre!...

SCÈNE III.

Les Précédens, SENTINELLI, deux Gardes *se promenant dans le corridor sombre qui fait l'entrée.*

SENTINELLI.

C'est moi, marquis.—Eh bien!... es-tu prêt à me suivre?
Sa majesté t'attend.

MONALDESCHI.

La reine veut me voir? —
Allons, je ne dois point perdre encor tout espoir!
Marchons, je vous suis.

(*Reculant.*)

Ah! dans ces corridors sombres,
Paula, n'a-tu pas vu passer comme deux ombres?

Si l'on avait sur moi de sinistres desseins?
Si l'on m'attendait là!...
(*Voyant luire leurs épées.*)
— Ce sont des assassins.

SENTINELLI.

Eh bien! marquis?

MONALDESCHI.

Paula! Paula, je t'en conjure,
Cours, tombe à ses genoux, supplie, implore, adjure,
Qu'elle vienne. Dis-lui que j'attends en ce lieu...
Qu'elle vienne!... je l'en supplie au nom de Dieu.
Dis que je veux la voir, qu'il faut que lui parle,
Que j'ai de grands secrets à révéler, que Charle
Saurait bien me venger. Non, ne dis pas cela,
Dis tout ce que tu crois qu'il faut dire, Paula;
Fais ce que tu pourras pour que son dessein change,
Pars, mon libérateur, mon seul ami, mon ange!
Ne va pas m'oublier aux mains de mon bourreau.

PAULA, *sortant.*

Et vous, n'oubliez pas de m'envoyer l'anneau!

SCÈNE IV.

SENTINELLI, MONALDESCHI, CLAUTER *et* LANDINI *au fond.*

SENTINELLI.

J'attends.

MONALDESCHI.

Accordez-moi quelques minutes, comte.

SENTINELLI.

La reine veut, monsieur, une réponse prompte.

Lui dirai-je que vous hésitez à venir,
De peur que sa justice ait trop tôt à punir?

MONALDESCHI.

Non, car je ne crains rien,—rien, comte,—sur mon ame;
Mais je veux accomplir quelques soins que réclame
Le moment.

SENTINELLI.

Hé bien, soit. Marquis, accomplissez
Ces soins; mais promptement avec eux finissez,
Car elle attend.

MONALDESCHI.

Il faut que j'écrive à ma mère.

SENTINELLI.

C'est juste;—et d'un bon fils.

MONALDESCHI.

Quelle douleur amère,
Alors qu'elle saura que, loin d'elle puni,
Son fils sans la revoir est mort.

SENTINELLI.

— As-tu fini?

MONALDESCHI.

Non;... un instant encore, encore une seconde!

SENTINELLI.

Voyons, comptes-tu donc écrire à tout un monde?

MONALDESCHI.

J'achève.

SENTINELLI.

Es-tu prêt?

MONALDESCHI.

Oui... mes gants et mon chapeau.

SENTINELLI.

Les voilà.

MONALDESCHI.

Je ne puis paraître sans manteau
Aux regards de la reine... Ainsi donc qu'il vous plaise...

SENTINELLI.

Ne vois-tu pas le tien jeté sur cette chaise?

MONALDESCHI.

Est-ce bien le mien?

SENTINELLI.

Oui, le voici. — Hâtons-nous.

MONALDESCHI, *le mettant tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre.*

Je sens trembler ma main, et fléchir mes genoux.

SENTINELLI.

Qui te retient encor?

MONALDESCHI.

Cette agrafe indocile...

SENTINELLI, *tirant son poignard et allant à lui.*

Attends.

MONALDESCHI, *reculant.*

Que voulez-vous?

SENTINELLI.

La rendre plus facile...
Je veux, pour t'épargner quelque nouveau retard,
Élargir cette agrafe à l'aide du poignard.

(*Il perce le manteau et l'agrafe.*)

MONALDESCHI, *s'essuyant le front avec son mouchoir.*

J'ai cru que de ma mort l'heure était avancée!
J'ai froid, et sur mon front une sueur glacée...
(*Il laisse tomber son mouchoir et met le pied dessus.*)

SENTINELLI.

De retarder encore aurais-tu le dessein?

MONALDESCHI, *immobile.*

Oh! quand j'ai vu le fer se lever sur mon sein,
Je ne crus plus vivant repasser cette porte.

SENTINELLI, *s'approchant de lui.*

Pour la dernière fois, faudra-t-il qu'on t'emporte?

MONALDESCHI, *approchant l'anneau de sa bouche.*

Adieu donc à la vie, à l'univers adieu! —
Je ne pourrai jamais...
(*Il court à une colonne dans laquelle il y a une madone.*)
Protège-moi, mon Dieu!

SENTINELLI, *le saisissant par le bras et appelant.*

Allons, messieurs, à moi!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CHRISTINE, LE PÈRE LEBEL.

MONALDESCHI.

Du secours!... — C'est la reine!
(*Apercevant le père Lebel.*)
Vous n'êtes pas seule. Ah!...

CHRISTINE, *voyant l'épée nue de Sentinelli.*

Le zèle vous entraîne,
Comte... je n'ai pas dit...

MONALDESCHI.

Vous ne l'avez pas dit,
N'est-ce pas?... Meurtrier infame,... sois maudit.

CHRISTINE.

Ah! ne maudissez pas! car, si près de la tombe,
La malédiction sur qui maudit retombe.
(*A Sentinelli.*)
Comte, patientez encor quelques instans,
Et lorsqu'il sortira, frappez; il sera temps.
Remettez-nous les clefs, et laissez-nous.
(*Sentinelli, Clauter et Landini sortent. La porte se referme.*)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, MONALDESCHI, LE PÈRE LEBEL.

MONALDESCHI.

Madame,
Je ne suis point coupable, et contre moi l'on trame
Quelque complot affreux, je dois...

CHRISTINE.

Le meurtrier,
Marquis, lui-même a droit à se justifier;
Le juge du coupable écoute la défense,
Avant que de la mort il signe la sentence.
Parlez... De quelques pas, mon père, éloignez-vous.

LEBEL.

Puisse ce malheureux fléchir votre courroux,
Madame.

CHRISTINE.

Que j'absolve ou bien que je punisse,
Dans tous les cas, mon père, il sera fait justice;
Reposez-vous sur moi... Nous voilà seuls, parlez,
Marquis.

MONALDESCHI.

Je ne le puis, si vous ne rappelez
De quel crime aujourd'hui j'ai mérité la peine.

CHRISTINE.

Ah! votre mémoire est à ce point incertaine;
Eh bien! nous l'aiderons... Marquis, veuillez ouvrir
Cette lettre, et lisez... Vous avez cru couvrir
D'un éternel secret votre crime peut-être?
Insensé!... vous tremblez?... Ouvrez donc cette lettre.
Vous êtes innocent,... lisez!

MONALDESCHI, *tombant à genoux.*

Je suis perdu!

CHRISTINE, *au père Lebel.*

Vous le voyez, mon père, il est là, confondu,
Écrasé sous le poids de son propre anathème,
Méprisable pour tous, et surtout pour lui-même.
Car, excepté lui seul, nul ne saura jamais,
Avant sa trahison, à quel point je l'aimais.
Maintenant le voilà suppliant et coupable!
A défaut du remords, l'épouvante l'accable.
Entre vos saintes mains je le remets... Adieu.
Préparez-le, mon père, à répondre à son Dieu.

MONALDESCHI.

Oh! je n'ai plus d'espoir que dans votre clémence;
Comme votre pouvoir, madame, elle est immense.
Eh bien! oui, je l'avoue. Oui, je fus égaré,
Par un doute cruel constamment dévoré,
J'ai, devant ce complot, senti faiblir mon ame.
Malgré mon dévoûment, je prévoyais, madame,
Combien ce grand complot ramenant de malheurs
Pourrait faire verser et de sang et de pleurs;
Et devant Dieu les pleurs et le sang d'un seul homme!...
Sont précieux, madame, à l'égal d'un royaume!...
Et moi, j'ai cru devoir alors, comme chrétien,
Pour le bonheur de tous sacrifier le mien :
Jugez-moi maintenant.

CHRISTINE.

Vous avez l'ame grande,
Marquis! cela me touche... Il faut que je vous rende
Quelque tranquillité pour vos derniers momens;
Nul sang ne coulera dans ces grands changemens.
Charles-Gustave, aux coups de la fortune en butte,
Ne meurt pas d'un complot tramé, mais d'une chute.

Le trône où je remonte est pur de sang versé :
C'est pourquoi La Gardie...

MONALDESCHI.

Oh! je suis insensé!...
Je suis un malheureux qui tremblant vous conjure,
En voyant ses remords, d'oublier son injure.
Commandez des tourmens, je suis prêt à souffrir;
Mais je ne me suis pas préparé pour mourir.

CHRISTINE.

Comme je le devais, vous le voyez, mon père,
Je viens de l'écouter sans haine et sans colère.
Pour la seconde fois je le condamne!... Adieu, —
Préparez-le, mon père, à répondre à son Dieu.
Avez-vous tout dit? —

MONALDESCHI.

Non, madame; oh! pas encore!
C'est pour vous maintenant que ma voix vous implore.
Vous voulez remonter au trône!... mais du sang
En rendra sous vos pieds le chemin plus glissant.
On dira, vous voyant assise sur ce trône,
Qu'une tache de sang rouille votre couronne.
Et puis pour vous aussi le jour se lèvera
Où comme vous jugez le Seigneur jugera.
Quand aux portes du ciel, par votre ange entr'ouvertes,
Vous vous présenterez les mains de sang couvertes,
Que direz-vous à Dieu, reine?

CHRISTINE.

Je lui dirai :
J'ai défendu des rois le principe sacré;
Mon père, un homme fut : cet homme était perfide;
Sa seule trahison m'a rendue homicide.
Dans mes royales mains j'ai pesé son forfait, —

Et j'ai jugé, mon Dieu, comme vous l'eussiez fait.
— Voilà tout.

MONALDESCHI.

Je le vois avec douleur, votre ame
De reine est inflexible!... Oh! celle de la femme
Le sera-t-elle aussi? Je veux à vos genoux,
Rappeler ces momens...

CHRISTINE, *vivement à Lebel.*

Mon père, éloignez-vous!

MONALDESCHI.

Ces momens où pour moi quittant le diadème,
Vous redeveniez femme, et me disiez : Je t'aime.
A vos genoux alors j'étais comme à présent,
Non pas pour implorer la vie en gémissant,
Mais pour prendre en mes mains cette main que je touche,
La poser sur mon cœur, la presser sur ma bouche,
Vous dire un mot d'amour auquel vous répondiez...

CHRISTINE.

Marquis!

MONALDESCHI.

Oh! regardez :... à genoux, — à vos pieds,
Je suis comme autrefois, oubliant qu'à cette heure
Votre royale voix dit qu'il faut que je meure;
Et ne me rappelant ce que dit votre voix,
Que pour me souvenir des accens d'autrefois.
Sur mon front incliné jetez donc l'anathème!
Je veux le repousser avec un mot : Je t'aime,
Je t'aime!... frappe-moi... Je t'aime,... tiens! voilà
Mon poignard... Entends-tu?... je t'aime,... frappe là!
C'est mon cœur;... frappe donc, et venge-toi toi-même...
Ou je vais te redire encore que je t'aime!

CHRISTINE.

Laissez-moi... laissez-moi. — Mon père!

MONALDESCHI.

Oh ! calmez-vous.
Est-ce la seule fois qu'apaisant ton courroux,
Me voyant à tes pieds, ta rigueur qui se lasse
Permet que près de toi je reprenne ma place?...
Tu le sais que jamais un autre sentiment
Ne fit battre ce cœur qui t'aima constamment!
Regarde-moi... L'on dit, par une pure flamme,
Que toujours dans nos yeux se reflète notre ame :
Tourne donc vers les miens tes regards soucieux,
Car je n'ai pas besoin de te cacher mes yeux!...

CHRISTINE.

Oh! que c'est de mon cœur une indigne faiblesse!
Je voudrais résister, — et pourtant je me laisse
Entraîner malgré moi... — Je change votre sort;
Qu'un exil éternel...

MONALDESCHI.

Oh! j'aime mieux la mort!
Et si c'est à ce prix que Christine pardonne,
Je refuse à mon tour les jours qu'elle me donne.
Ne te revoir jamais! — non, j'aime mieux souffrir
Un instant que toujours... Je suis prêt à mourir.

CHRISTINE.

Eh bien! Monaldeschi, le jour encor peut naître
Où votre repentir me touchera peut-être.
Espérez... Sur le trône où m'appellent mes droits,
Si je reviens m'asseoir reine au milieu des rois,
Parmi ces courtisans empressés sur ma trace,
Mon œil avidement cherchera votre place,
Et la première alors je vous rappellerai.
Mais vous, que ferez-vous d'ici là?

MONALDESCHI.

J'attendrai.

CHRISTINE.

Mais fidèle à la foi que vous m'avez jurée,
Sans que jamais une autre!...

MONALDESCHI.

Oh! vous m'êtes sacrée.

CHRISTINE.

Qu'ainsi soit donc,... marquis; et quand vous reviendrez,
Peut-être de l'exil vous vous applaudirez. —
Mais je garde quelqu'un.

MONALDESCHI.

Qui?

CHRISTINE.

Paulo, ce jeune homme
Qui jadis à ma cour vous a suivi de Rome.
Nous parlerons de vous quelquefois...

MONALDESCHI, *à part.*

J'oubliais
Qu'un mot d'elle me perd... Paula, que je te hais;
Toujours sur mon chemin je t'aurai donc trouvée
Pour faire évanouir ma fortune rêvée!...
Tu seras à Stockholm, comme à Fontainebleau,
Mon génie infernal... — Cet anneau, — cet anneau.
(*Haut.*)
Madame, permettez que, comme un témoignage
D'amitié, comme ancien souvenir, à ce page
Je renvoie un anneau long-temps par moi porté,
Et qu'il me demanda souvent.

CHRISTINE.

En vérité,
Marquis, ce souvenir est celui d'un bon maître.
A qui vous désirez, je le ferai remettre...

MONALDESCHI.

A l'instant!

CHRISTINE.

A l'instant... Adieu, marquis... Sortez
Par cette galerie... Aux deux autres côtés
Vous ne trouveriez pas une si sûre voie.
Le comte vous attend et réclame sa proie.
(*Au père Lebel.*)
Mon père, en ce moment vos devoirs sont changés,
Vous deviez préparer à la mort... Protégez
Sa vie... Adieu!

MONALDESCHI, *lui baisant la main.*

Bientôt!...

CHRISTINE, *ouvrant la porte.*

Oui!... — Gulrick, qu'on appelle
Paulo; — je veux le voir.

GULRICK.

Il est dans la chapelle,
Ici tout près... Il prie.

CHRISTINE.

Allez... Oui; — j'ai mieux fait:
Pourquoi punir de mort un crime sans effet;
Quand ce crime, m'eût-il ravi le diadème,
Ne me faisait qu'un tort que je me fais moi-même.
Ce pouvoir qui de loin brille de tant d'appas,
Quand je le possédais pour moi n'en avait pas;
Et sitôt que j'aurai ressaisi ma couronne,
Le dégoût sera là pour partager mon trône.
(*A Paula qui entre.*)
Venez.

PAULA.

Vous êtes seule!

CHRISTINE.

Oui.

PAULA, *cherchant des yeux.*

Seule ?...

CHRISTINE.

Regardez...

PAULA.

Un prêtre est avec lui... Madame, vous gardez
Parfois à qui vous sert de sublimes spectacles.
Vous avez, je le vois, triomphé des obstacles ; —
C'est grand et beau.

CHRISTINE.

Paulo, le marquis m'a remis
Cette bague pour vous.

PAULA, *avec joie.*

Ah ! donnez...

CHRISTINE.

J'ai promis
De vous le rendre... C'est l'anneau de votre maître.

PAULA.

Et vous avez voulu vous-même le remettre,
N'es-tce pas ? Je rends grace à vos soins empressés ;
Oui, cet anneau m'est cher !

CHRISTINE.

Paulo, vous pâlissez ?

PAULA, *le portant à ses lèvres.*

Non. — Sois le bien-venu, messager de la tombe.
(*A Christine.*)
Et maintenant sur vous que notre mort retombe. —

CHRISTINE.

Sur moi... votre mort ?... Oh ! vous perdez la raison.
Qu'enfermait cet anneau, dites-moi ?

PAULA.

Du poison.
Le marquis en mourant promit de me le rendre !
Cet anneau, grace à vous, ne s'est pas fait attendre.

CHRISTINE.

Mais le marquis n'est point à la mort condamné,
A l'exil seulement... Paulo, j'ai pardonné!
Et bientôt sur le trône auprès de moi...

PAULA.

L'infâme
Nous trahit toutes deux.

CHRISTINE.

Toutes deux?

PAULA.

Je suis femme!

CHRISTINE.

Vous!... Oh! malheur à lui, car je devine tout!
(*Ouvrant la porte du fond.*)
Ici, comte! venez, venez; courez au bout
De cette galerie... et joignez-y le traître...
Frappez... Pour vous tromper, il vous dira peut-être
Que j'ai tout pardonné!... mais, non;... frappez toujours.
Il dira que c'est moi qui conservai ses jours;
Non, non... que par ses pleurs ma colère abattue,
Avait tout oublié. Non, non, non... frappe et tue.
(*Le poussant.*)
A l'œuvre!
(*A Paula.*)
Pour ton mal, enfant, nous trouverons
Des secours, sois tranquille, et nous te sauverons.
Qu'on cherche des secours partout,... à l'instant même!
(*Revenant à Paula.*)
Mais déjà le poison la dévore. Anathème!
(*Allant à la porte de la galerie.*)
S'il m'échappait!... mais, non,... il n'échappera pas,
La justice de Dieu ralentira ses pas...
(*Revenant à Paula.*)
Oh! ne meurs pas, enfant... Si jeune, si jolie!...

(*Voyant les progrès du poison.*)
Je vous reconnais bien, poisons de l'Italie!
Mortels!... Enfant!... Mon Dieu!... Quelqu'un accourt...
(*Elle va à la porte.*)
Non rien!... Si;... c'est un bruit de pas.
(*Au père Lebel qui entre.*)
Eh bien! mon père, eh bien!
Est-ce fini?

LE PÈRE LEBEL.

Fini!... C'est donc vous? ô madame...
Après avoir promis de le sauver!...

CHRISTINE.

L'infâme!
Le sauver, lui!... non, non... Voyons, est-il puni?
On tarde bien... ou tout devait être fini.

LE PÈRE LEBEL.

J'espérais donc à tort?

CHRISTINE.

Mon père, il vous réclame!
J'ai condamné son corps,... allez sauver son ame,
Allez.

LE PÈRE LEBEL.

Adieu, madame!

CHRISTINE.

Adieu, mon père, adieu.
Puissiez-vous arriver encore à temps.

MONALDESCHI.

Ah!

LE PÈRE LEBEL.

Dieu!...
Mais non, du meurtrier la vengeance est trompée,
Le marquis de son sein vient d'écarter l'épée.
Il fuit... il vient à nous... La présence des rois,
Madame, sauve ceux que condamnent les lois.

CHRISTINE, *voulant se retirer.*

Il ne me verra pas.

LE PÈRE LEBEL, *l'arrêtant de force.*

Il vous verra, madame.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MONALDESCHI, *suivi de* SENTINELLI *et des* DEUX GARDES.

MONALDESCHI, *blessé au cou.*

A moi! mon père, grace! (*Il tombe.*)

LE PÈRE LEBEL, *à Sentinelli.*

Arrête, sur ton ame!
Arrête, meurtrier, ou le Dieu qui m'entend,
De sa foudre, à ma voix, peut t'atteindre à l'instant.
(*A Christine.*)
Il en est temps encor, madame.

MONALDESCHI, *se soulevant le long des lambris.*

Grace!...

PAULA, *se relevant au milieu des convulsions.*

Grace!...

(*Elle retombe et meurt.*)

LE PÈRE LEBEL.

Il ne peut se traîner à vos pieds que j'embrasse;
Vous le voyez, il est mourant, ensanglanté.
Au nom du Dieu vivant! que votre majesté
Daigne à ce malheureux accorder quelque trève.

CHRISTINE, *posant sa main sur le cœur de Paula qui a cessé de battre.*

Eh bien! j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

❀

Comme il serait possible que quelques directeurs de province désirassent jouer l'ouvrage avec l'épilogue, qui paraît à l'auteur son complément indispensable, il indique ici la variante qui le prépare. Elle porte entièrement sur Paula, qui ne mourait pas d'abord.

Ainsi après ce vers,

Des secours, sois tranquille, et nous te sauverons,

Christine dira :

Qu'on appelle Borri, qu'il vienne à l'instant même.
C'est du poison qu'il faut qu'il combatte! Anathème!
S'il échappait... Mais non... il n'échappera pas.
La justice de Dieu relentira ses pas.
(*A Borri qui entre.*)
Venez, Borri, venez, et répondez-moi d'elle.

BORRI.

Du poison!... Si mon art aujourd'hui m'est fidèle,
J'en réponds.

CHRISTINE, *allant à la porte de la galerie.*

Ah! du bruit... Quelqu'un accourt... Non, rien.
(*Au père Lebel qui entre.*)
Si,... c'est un bruit de pas... Eh bien! mon père, eh bien! etc., etc.

ROME.

---

29 AVRIL 1689.

ROME,

29 AVRIL 1689.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre du palais Azzolini. CHRISTINE, *couchée sur une chaise longue, ayant près d'elle une table, des papiers, une lampe, et achevant d'écrire.* BORRI, *son médecin, derrière elle.*

CHRISTINE.

Sur le seuil de la tombe, avant que d'y descendre,
Je signe de mes noms de Christine-Alessandre
Cette confession que je dédie à Dieu,
Rome, 29 avril, — c'est mon dernier adieu
Au monde qui bientôt va devenir mon juge;
Je ne l'ai point trompé par un vain subterfuge;
J'ai tout dit, — tout est là, le mal avec le bien :
Qu'importe à qui bientôt ne doit plus être rien
Ce que dira de lui la terre qui s'efface?
Comme Moïse, à Dieu j'ai parlé face à face;
Par sa force mon cœur n'a point été trahi,
Car le trône pour moi fut un mont Sinaï.
Et quand la voix de Dieu grondait comme la foudre?
Mon peuple était en bas prosterné dans la poudre,
(A Borri.)
Attendant... — Approchez. On a fait bien du bruit,
Borri, dans ce palais pendant toute la nuit.
Qu'était-ce donc?...

BORRI.

Madame, une grande nouvelle,
Importante pour vous, pour Rome...

CHRISTINE.

Quelle est-elle?...

BORRI.

Le roi Charles-Gustave est mourant...

CHRISTINE.

Que le ciel
Fasse descendre un ange à son chevet mortel.

BORRI.

La Suède se souvient d'un temps qui fut prospère,
Et réclame Christine.

CHRISTINE.

Il est trop tard, mon père,
Vous le savez bien, vous; et son fils?

BORRI.

Sans espoir
On le voit... il est faible, et l'on semble prévoir;
Le jour où, rejoignant le père qui succombe,
L'enfant ira dormir dans sa royale tombe.

CHRISTINE.

Mon Dieu, vous le savez, par deux fois j'ai tenté
De reprendre un pouvoir imprudemment quitté;
Aujourd'hui le royaume où mon espoir se fonde,
Mon Dieu, vient de vous seul, et n'est pas de ce monde.
Les noms des messagers vous sont-ils parvenus?

BORRI.

Ce sont les fils de ceux que vous avez connus,
Oxenstiern, de Brahé; vous pâlissez, ma fille.

CHRISTINE.

Oui, je me sens plus mal, et chaque objet vacille;
Tout mon sang vers mon cœur semble se retirer.

BORRI, *faisant un mouvement pour sortir.*

Alors les messagers royaux...

CHRISTINE, *le retenant.*

Faites entrer.

BORRI.

Ma fille, en ce moment vous feriez mieux peut-être
De penser au seigneur, notre souverain maître.

CHRISTINE.

J'aurai bientôt fini.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, OXENSTIERN NEVEU, DE BRAHÉ, *portant le manteau royal, la couronne et le sceptre.*

CHRISTINE.

Salut, messieurs, salut.
Vous venez me trouver, et je sais dans quel but;
Je voudrais des Suédois redevenir la reine :
Dieu le sait,... mais sa main loin du trône m'entraîne,
Et ce sceptre des rois, que je trouvai si beau,
N'est plus qu'un ornement à mettre en mon tombeau.
Vous arrivez trop tard...

UN ENVOYÉ.

Pour le pouvoir suprême
Il n'est jamais trop tard, madame,... car Dieu même,
Lorsqu'il s'agit d'empire, et de peuple et de rois,
Avant de les frapper y regarde à deux fois;
Et souvent on l'entend quand on croit l'heure prête,
Dire au soleil : Reviens; dire à la nuit : Arrête.
Voilà ce que pour vous peut faire son pouvoir.

UN AUTRE.

Madame, puissions-nous un jour encor vous voir
Au trône, où vous attend la Suède dévouée...

CHRISTINE.

A son bonheur toujours Christine s'est vouée;
Mais pour chacun il vient un moment solennel.
Où l'on ne pense plus qu'au bonheur éternel.

L'ENVOYÉ.

Oui, mais laissez du moins placer sur votre tête
Cette couronne, afin que si la mort s'apprête
A frapper ici-bas la femme seulement,
L'ange qui doit vers vous descendre à ce moment,
Voyant à votre front la marque souveraine,
Remonte demander s'il doit frapper la reine.

CHRISTINE.

Il faut pour obéir un courage bien grand,
La couronne paraît lourde au front d'un mourant;
Quand la tête s'incline et que la main retombe,
C'est un fardeau pesant à porter dans la tombe,
Qu'une couronne,... un sceptre... Aussi, lorsque la voix
De Dieu, sur les tombeaux retentira sept fois;
Quand les morts répondront aux paroles fatales,
Parmi les trépassés les rois seront plus pâles,
Et plus d'un paraîtra sans sceptre et sans bandeau,
Les oubliant exprès au fond de son tombeau...
Je le ferai pourtant, car mon obéissance
Ne veut pas devant Dieu douter de sa puissance.
Mais sans couronne, au moins, ne puis-je demeurer
Seule un instant encor?...

GUESMES, *montrant les messagers.*

Quand pourront-ils rentrer?

CHRISTINE, *à demi-voix à Borri.*

Combien de temps encor avant que je ne meure?

BORRI, *de même à Christine.*

Trois quarts d'heure à-peu-près...

CHRISTINE.

Revenez dans une heure.

L'ENVOYÉ.

Ne nous éloignons pas, nous attendrons...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

CHRISTINE, EBBA, STEINBERG.

CHRISTINE.

... Restez

Vous, Ebba!... Vous, Steinberg!...

STEINBERG *et* EBBA.

Oh! madame!...

CHRISTINE.

Écoutez :

Votre reine en mourant vous fait une prière.
Veillez sur elle, afin qu'à son heure dernière
On ne la trouble point... Un vieillard va venir,
Dont la main est, dit-on, toujours prête à bénir!
Dont la voix consolante, à la douce parole,
Détache doucement une ame qui s'envole :
Depuis vingt ans, dit-on, ses prières pour nous
Aux marches des autels ont usé ses genoux,
Jamais ceint du cordon, revêtu de la haire,
Pénitent plus pieux, au pied du sanctuaire,
N'a, priant, incliné pour ses frères tremblans,
Touché le saint pavé de cheveux aussi blancs!
Enfans, je veux le voir,... et sans qu'il me connaisse,
A sa voix dans mon cœur que le calme renaisse.
Je l'ai fait demander... Allez, car l'heure fuit,
Et s'il est là, qu'il soit à l'instant introduit.
Allez, et revenez surtout avant une heure,

Car je veux vous revoir avant que je ne meure...
(*Ils sortent.*)

CHRISTINE, *seule.*

Une heure!... une heure encore et tout s'achèvera!
Vienne donc le moment,... mon ame quittera
Ce monde... où devant moi tour-à-tour j'ai vu naître
Tous ces plaisirs d'un jour que l'homme peut connaître!
Pouvoir, amour, science; et sans les regretter,
Moi qui les épousai, je pourrai les quitter;
Car j'ai trouvé toujours au fond de chaque joie
Quelque chose d'amer qui vers le ciel renvoie...
Pour guider tout un peuple en ses rudes chemins,
Le Seigneur avait mis un flambeau dans mes mains.
Je vis que ce flambeau de sa flamme trop forte,
Brûle toujours la main de l'élu qui le porte,
Et j'approchai bientôt, voyant mes vœux déçus,
Le flambeau de ma bouche, et je soufflai dessus!
J'avais une ame jeune et pleine d'espérance,
Elle appelait l'amour, qu'il fût joie ou souffrance;
Mais l'amour, que mon ame exigeait, les surprit,
Et mon cœur se ferma sans que nul le comprît.
De la science alors poursuivant le mystère,
Je voulus me mêler aux sages de la terre!
Lever un coin du voile, où mes yeux indiscrets
Croyaient du Créateur surprendre les secrets;
Je vis que dans la nuit où notre esprit se plonge
Tout était vanité, déception, mensonge!
Que sur l'éternité, Dieu seul était debout,
Et qu'excepté de lui... l'on doit douter de tout.
Vienne donc le moment, je l'attends sans alarmes,
Mais je le sens, mon Dieu!... mon cœur est plein de lar-
Car parmi tous mes jours, un jour qui fut affreux [mes,
Y laisse un souvenir sanglant et douloureux!

Vous saviez cependant, vous, quel était son crime;
Et si c'était à moi d'épargner la victime...
D'ailleurs une autre main...

SCÈNE IV.

CHRISTINE, UN VIEILLARD, *à barbe et cheveux blancs*, STEINBERG *et* EBBA.

EBBA.

Mon père, c'est ici.

LE VIEILLARD.

Et celle que je dois consoler?

STEINBERG, *montrant Christine.*

La voici.

LE VIEILLARD.

Quel est son rang,... son nom?

EBBA.

Tous deux sont un mystère.
Elle voudrait...

LE VIEILLARD.

Elle a le droit de me les taire.

(*A Christine.*)

Dieu les sait, il suffit. Le ciel soit avec vous,
Ma fille.

CHRISTINE, *à Ebba et Steinberg.*

Le voilà; mes enfans, laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

Vous, à qui le Seigneur a remis sa parole,
Vous dont la main bénit et dont la voix console,
Saint homme qui foulez d'un pied tranquille et sûr
Le sentier de la foi, qui pour nous est obscur;
Qui voyez les pécheurs courbés sur votre voie,

Et qui pouvez d'un mot rendre un cœur à sa joie!
Quelque temps près de moi, marchez d'un pas plus lent,
Saint homme qui passez priant et consolant...

LE VIEILLARD.

Ne dites pas cela, femme... je suis moi-même
Un malheureux, marqué du sceau de l'anathème!
Et celui qui m'entend venir avec effroi,
Si condamné qu'il soit, l'est encor moins que moi;
Mais le Seigneur permet que souvent le coupable,
Cachant à tous les yeux le remords qui l'accable,
Donne, tant qu'il lui reste une voix pour bénir,
Un pardon que lui-même il ne peut obtenir.

CHRISTINE.

Est-il donc un forfait que Dieu dans sa colère
Exclut de son pardon?...

LE VIEILLARD.

Il en est un!

CHRISTINE.

Mon père!
Il en est un?...

LE VIEILLARD.

Un seul... Mais pourquoi tremblez-vous?
Votre sexe, ma fille, est consolant et doux.
Seuls, nous sommes méchans, nous... Dieu créa la femme
Comme un ange, chargé de veiller sur notre ame!
Il nous donna la force, il lui donna les pleurs
Pour qu'elle pût porter moitié de nos douleurs;
Et si nous l'entraînons avec nous dans l'abîme,
Dieu sait faire deux parts, de l'erreur et du crime,
Car le Seigneur est juste.

CHRISTINE.

Oh! n'avez-vous pas dit
Qu'il est un crime, un seul, pour lequel Dieu maudit?

LE VIEILLARD.

Mais pour un qu'il maudit, combien il en excuse,
Quand un vrai repentir s'humilie et s'accuse!...

CHRISTINE.

Que m'importe, à moitié couchée en mon linceul,
Qu'il les pardonne tous, s'il en punit un seul?

LE VIEILLARD, *la regardant.*

Il pardonne... l'oubli, la colère,... l'injure,
L'adultère,... le vol,... l'envie,... et le parjure!
Voilà les noms de ceux qu'à l'heure du trépas
Il pardonne.

CHRISTINE.

Et celui qu'il ne pardonne pas!
Son nom?... que de mon sort un mot enfin décide;
Vous hésitez :... son nom?... je le veux.

LE VIEILLARD.

L'homicide!

CHRISTINE, *tombant à genoux.*

Pardon!...

LE VIEILLARD.

A cette voix malgré moi j'ai pâli...

(*Prenant la lampe et la regardant.*)

Ah!... vous êtes Christine...

(*Il laisse tomber la lampe. Obscurité.*)

CHRISTINE.

Et vous?

LE VIEILLARD.

Sentinelli.

CHRISTINE, *se dressant.*

Arrière,... meurtrier!...

SENTINELLI.

Moi, meurtrier! madame?
Oh! si vous descendiez dans le fond de votre ame,
Là vous entendriez la voix qui doit crier,
Qui de nous deux, ô reine! est le vrai meurtrier.

CHRISTINE.

De nous deux?... eh! qui donc a frappé la victime?
L'avez-vous oublié?...

SENTINELLI.

Qui commanda le crime?
L'oubliez-vous aussi?... Madame, le forfait
N'est pas toujours compté pour celui qui le fait.
Que si vous l'espériez, vous vous êtes trompée,
Car vous fûtes le bras;... je ne fus que l'épée!...

CHRISTINE.

C'est juste,... et nous pouvons, meurtriers chancelans,
Toucher nos froides mains, mêler nos cheveux blancs,
Car le même forfait rend nos têtes tremblantes,
Et c'est du même sang que nos mains sont sanglantes.
Eh bien! qu'avez-vous fait depuis ce jour fatal?

SENTINELLI.

Moi?... j'ai voulu d'abord revoir le sol natal;
D'oublier le passé j'avais quelque espérance:
Insensé!... nous étions tous les deux à Florence;
Là sa jeunesse avec la mienne avait passé,
Nous nous étions aimés à Florence:... insensé!...

CHRISTINE.

Et vous l'avez quittée?...

SENTINELLI.

Oui, je crus que peut-être
Le repos dans mon cœur à Stockholm pouvait naître;

J'arrivai;... de nouveau mes vœux furent trahis,
Le repos :... à Stockholm nous nous étions haïs!...

CHRISTINE.

Vous partîtes bientôt?...

SENTINELLI.

Oui, je revins en France.
Nul ne m'y reconnut, tant deux ans de souffrance
M'avaient changé... J'allai droit à Fontainebleau
Et me dis étranger, voulant voir le château...
Mon guide froidement me raconta le crime,
Le nom de l'assassin,... celui de la victime;...
Je vis la galerie aux Cerfs,... le corridor,
Et le parquet, de sang humide et rouge encor.

CHRISTINE.

Et vous avez osé, sans craindre que ses voûtes...
Reconnaissant vos pas, ne s'écroulassent toutes
Sur vous?... et d'un œil sec vous avez pu souffrir
Cet aspect?

SENTINELLI.

D'un œil sec!... j'espérais en mourir.

CHRISTINE.

Continuez...

SENTINELLI.

Ma vie est un pénible rêve
Depuis lors... Un instant Dieu ne m'a point fait trève;
Je portais le remords,... sous son poids j'ai fléchi,
Et puis rapidement mes cheveux ont blanchi.

CHRISTINE.

C'est comme moi...

SENTINELLI.

Souvent j'avais entendu dire

Que celui qu'à bon droit le monde peut maudire,
A la prière, au jeûne, alors qu'il a recours,
En eux contre ses maux peut trouver un secours.
J'essayai... Chaque jour, j'invente des supplices,
Je déchire mon corps sous le crin des cilices,
Dans mes brûlantes nuits, de mon lit élancé,
Je cherche le repos sur le marbre glacé;
Puis je rentre... dans ma cellule solitaire,
Et j'y frappe mon front meurtri contre la terre.

CHRISTINE.

Et dans la solitude, à chaque bruit trompeur,
Lorsque revient la nuit, qu'éprouvez-vous?

SENTINELLI.

J'ai peur.

CHRISTINE, *se rapprochant.*

C'est comme moi...

SENTINELLI.

Je vis, silencieuse et sombre,
Une novice, un jour, passer ainsi qu'une ombre;
Je la suivis des yeux... La première, voilà,
Dis-je,... que du tombeau sort l'ombre de Paula,...
Celle de son amant sans doute va la suivre;
Et je tombai...

CHRISTINE.

Paula n'a point cessé de vivre,
Elle est ici,... cachant son front à tous les yeux,
Sous l'habit de novice.

SENTINELLI.

Elle vit!... Ah! tant mieux.
Qu'elle vive long-temps, son âge est loin du nôtre.
S'il vivait, il serait de notre âge.

CHRISTINE.

Qui?...

SENTINELLI.

L'autre!...

Maintenant qu'en nos cœurs, qui vont refroidissant,
Le feu des passions n'allume plus le sang,
Que de l'autre horizon nous regardons la vie,
Comme notre amitié, de haine fut suivie,
Peut-être que de nous le ciel ayant pitié,
A notre haine eût fait succéder l'amitié.
Peut-être, au lieu de deux que le hasard rassemble,
Dans ce même palais serions-nous trois ensemble :
A cette même place, où sans lui nous voilà;
Vous, où vous êtes;... moi, comme je suis;... lui, là;...
Lui, serrant votre main, et moi serrant la sienne.

CHRISTINE.

O vous, qui l'appelez,... tremblez-vous pas qu'il vienne?
Que son ombre levant la pierre des tombeaux?...
(*Avec effroi.*)
Sentinelli!...

SENTINELLI.

Christine...

CHRISTINE, *tombant sur la chaise.*

Apportez des flambeaux,
Je me meurs...

STEINBERG *et* EBBA, *entrent, portant des flambeaux,* PAULA, *paraît au fond.*

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PAULA.

PAULA, *du fond.*

Ma mère!...

CHRISTINE, *les mains sur ses yeux.*

Ah! quelle terreur étrange!

PAULA.

Ma mère !...

CHRISTINE.

Cette voix,... est-ce la voix d'un ange
Qui m'annonce l'instant de l'éternel adieu,
Et qui vient me chercher pour me conduire à Dieu?
Dois-je me réjouir, ou faut-il que je pleure?...

PAULA.

Non, ma mère, c'est moi : j'ai pensé qu'à cette heure,
Où tant d'indifférens autour de vous viendront,
Vous chercheriez mes mains pour poser votre front.
Je suis votre Paula...

CHRISTINE.

Mon enfant!

SENTINELLI, *tombant à genoux.*

Anathème!...

CHRISTINE.

Mon enfant!...

PAULA.

J'ignorais qu'à cette heure suprême,
Ma mère,... ce saint homme auprès de vous serait.

SENTINELLI, *bas à Christine, et l'attirant à lui.*

Ne dites pas mon nom, elle me maudirait!...

CHRISTINE.

Oh! désarmant pour moi la justice éternelle,
Mon Dieu, daigneras-tu me pardonner comme elle?...

PAULA.

Oh! prenez cet espoir, il n'est point hasardeux,
Je prîrai tant pour vous!...

SENTINELLI, *en sortant.*

Femme, priez pour deux!...

SCÈNE VI.

CHRISTINE, PAULA.

CHRISTINE.

Pourquoi Dieu permit-il que dans ta jeune vie
Je vinsse me jeter de tant de maux suivie?
Vous vous aimiez,... heureux;... mais je devais venir...
Je vins,... et mon amour brisa votre avenir,
Tout fut empoisonné désormais sur ta voie
Comme tu pardonnas à lui... que je te voie
Me pardonner à moi!... je suis à tes genoux,
Oh! dis-moi quelques mots consolateurs et doux.

PAULA.

Christine,... que si Dieu dans ce moment me donne
Pouvoir de pardonner,... oh! oui, je te pardonne,
Et que si deux pouvoirs en moi sont réunis
Pardonner et bénir,... oh! oui, je te bénis...
Je pardonne à ma reine, et je bénis ma mère.
Que la mort qui te vient ne te soit point amère;
Qu'un ange me seconde, et descendant des cieux,
De son doigt doucement vienne clore tes yeux,
T'emporte dans ses bras à la terre ravie,
Et te conduise à Dieu dont le souffle est la vie.

CHRISTINE.

Oh! du ciel à ta voix,... ma fille, je sens là
Redescendre le calme... Embrasse-moi, Paula!
Mais avant d'oublier le monde comme un rêve,
Je voudrais voir encor le soleil qui se lève,
Ouvre, j'ai besoin d'air...

(*Paula ouvre toutes les fenêtres, on voit d'un côté les campagnes de Rome, de l'autre la cour de Rome qui attend le moment d'entrer avec les messagers suédois.*)

CHRISTINE, *à Paula.*

Maintenant conduis-moi,

(*Se soulevant.*)

Je voudrais voir le ciel en m'appuyant sur toi,
Je puis aller encor jusqu'à cette fenêtre;
Oh, Paula! qu'il est beau ce jour qui vient de naître!

(*Elle tombe sur des coussins.*)

Qu'il est doux au mourant ce ciel brillant et pur,
Lorsqu'il devine Dieu par-delà son azur...

PAULA.

Ma mère!

CHRISTINE, *affaiblie.*

Oh! si la mort, sans douleur, sans secousse,
Pouvait venir ainsi, qu'elle paraîtrait douce!...
Paula!... Monaldeschi!... Sentinelli!... mon Dieu,
La couronne,... Stockholm... J'ai froid,... ma fille,...
Oh! pourquoi donc ta main est-elle si glacée?...[adieu!..
Où donc es-tu, Paula?... Seule tu m'as laissée...
Mourir seule... Je meurs!... Embrasse-moi, Paula.
Adieu!...

PAULA.

Ma mère!

CHRISTINE.

Adieu!...

PAULA.

Seigneur, recevez-la!

CHRISTINE.

Peut-être...

(*Elle meurt.*)

PAULA, *se relevant.*

Et maintenant à tous ouvrez la porte.

(*Les trois messagers suédois entrent avec la cour de Rome. Oxenstiern met à Christine la couronne sur la tête et le sceptre dans sa main, de Brahé jette sur elle le manteau royal, et un huissier crie au peuple :*)

Christine-Alessandra, reine de Suède, est morte.

FIN.

POST-SCRIPTUM.

En supposant que le drame qu'on vient de lire ait eu un succès, ce que les uns nient, ce que les autres affirment, et ce que l'auteur ignore, trop intéressé qu'il est dans la question pour essayer de la résoudre; en supposant, dis-je, que ce drame ait réussi, l'auteur est avant tout persuadé que les acteurs ont joué d'une manière si remarquable, qu'ils ont droit de réclamer les trois quarts du succès en litige : sa conscience veut donc qu'avant tout il leur fasse leur part; ce qui restera sera pour lui, le costumier, les machinistes, le souffleur, etc.

Au milieu d'un ensemble remarquable, quatre rôles principaux, remplis par mesdemoiselles Georges, Noblet; MM. Ligier et Lokroy, ont surtout impressionné le public par la supériorité avec laquelle ils ont été joués.

Mademoiselle Georges, si belle dans la tragédie antique, n'avait point encore donné de gage au drame moderne; mais elle avait beaucoup joué Corneille, et si la certitude de la trouver à la fois tragique et naturelle manquait, du moins l'espérance était là. — Et tout ce qu'on espérait a été réalisé. L'auteur n'a donc qu'un regret, plus encore pour elle que pour lui, c'est que le

public n'ait pas eu la patience d'écouter l'épilogue, sans lequel la pièce ne lui paraît pas complète, et qui renfermait une scène où mademoiselle Georges aurait, il en est sûr, plus que compensé par l'admirable talent qu'elle y déployait l'ennui que ce même public semble avoir plutôt craint qu'éprouvé réellement. Aujourd'hui donc le drame moderne a dans nos deux premières actrices, Georges et Mars, deux soutiens qui le feront triompher, et ce qui prouve à la fois leur talent et sa puissance, c'est qu'en leur laissant à toutes deux leur type primitif et original, il a rendu mademoiselle Georges comédienne et mademoiselle Mars tragédienne: chacune d'elles a passé par la route que l'autre avait battue.

Mademoiselle Noblet [1] se trouvait dans une position plus heureuse, car il y a quelque chose de plus difficile que d'apprendre, c'est d'oublier. Les leçons de Firmin avaient déjà détruit en elle le chant de la déclamation du Conservatoire : le contre-poison avait été administré à temps. — Aussi, dans son jeu, nulle trace de travail, tout est charme, grace et poésie, soit qu'ardente elle supplie, que menaçante elle effraie, ou que pâle et fantestique comme une ombre, elle entre sans bruit pour écouter des souvenirs où elle n'est pour rien, ou apporter un poison qu'elle doit partager. L'auteur ne sait au reste s'il lui doit encore quelque chose. Le public s'étant chargé de sa dette et l'ayant acquittée.

Quant à Ligier, c'est bien l'homme de fer du moyen âge, à la cuirasse d'acier et au justaucorps de buffle, au

[1] Mademoiselle Alexandrine Noblet est sœur de mademoiselle Lise Noblet de l'Opéra; le talent est entre elles un partage de famille.

bras nerveux et à l'œil ardent. Avec une littérature large et forte, s'ouvre à lui un large et fort avenir. Plus heureux que Talma, il aura ce que Talma espérait. Il a recueilli une bonne partie de son héritage, et cependant il était déjà riche.

Près de sa figure basanée et sévère, on n'oubliera pas la figure pâle et poétique de Lokroy : chargé du rôle sinon le plus important, du moins le plus difficile de l'ouvrage, il lui fallait faire accepter à tout un public habitué à voir mourir des héros en héros, l'agonie lâche et vile, mais historique, de Monaldeschi ; il lui fallait tour-à-tour, comme un serpent, ramper, mordre, et mourir foulé aux pieds. — Toutes ces nuances ont été comprises, parce que, outre le comédien, il y a en lui l'homme d'esprit et le poète : et l'essai de la *vérité vraie*, fait aux yeux du public, et accepté par lui, aura un résultat réel pour l'acteur comme gloire, — pour nous tous comme conquête.

Puis maintenant une poignée de main, amicale et franche, à ces jeunes hommes qu'on disait turbulans et railleurs, pour lesquels on a essayé d'inspirer tant de craintes à l'auteur, et que cependant il a voulu voir assister à sa première représentation, en leur ouvrant des portes larges et libres. Ils ont compris qu'il n'était pas juste d'opposer nos gloires séculaires aux essais d'un jeune homme de vingt-six ans, ils ont approuvé ou désapprouvé franchement certaines parties de son ouvrage ; mais ils n'ont pas une seule fois humilié une idée neuve, fût-elle étrange, par un rire bas et stupide, car l'œuvre de la conscience a été jugée avec conscience. Entre lui et eux c'est *au revoir*.

ALEX. DUMAS.